

Ruptures

David Taglia se dirigeait vers l'entrée des studios de télévision quand il prit la décision de s'arrêter net devant le cordon que formaient les policiers. Par réflexe, ses gardes du corps se resserrèrent autour de lui. Il les repoussa et s'avança d'un pas déterminé jusqu'à son public de possédés, heureusement parqués. Il y eut aussitôt une houle muée par une force invisible, les premiers rangs écrasés sur les barrières métalliques. Des auréoles se formaient sous les aisselles des agents de police...

La foule scandait le nom de l'idole. L'hystérie était collective.

- David! David! David!

- David on t'aime!

- David fais-moi un enfant

- Daviiiiiiiiiiiiid, Daviiiiiiiiiiiiid !!!!!!!

Un journaliste avait résumé l'attraction que David Taglia exerçait sur ses contemporains par ces mots : « Lors d'un cocktail, j'étais assis, je lisais l'article d'un confrère sur Taglia et ses nombreuses activités quand j'ai senti qu'il venait d'entrer dans la pièce... Dans mon dos. Il souriait à tout le monde et tout le monde le dévorait du regard, il ria et tous s'esclaffèrent. »

David était maintenant à cinquante centimètres d'eux, presque à les toucher ! Si près qu'il pouvait voir leurs traits grimaçants et paniqués sur leurs corps hurlants et compressés. Les mains tendues vers le saint Graal. Le troupeau agité ne désirant qu'arracher un bout de la vedette, n'importe lequel. Certains dont le teint de peau changeait de couleur étaient évacués par les secours. La police demanda poliment à Taglia de se faire plus discret.

Taglia leur répondit, en leur déclamant son respect et son admiration pour leur travail difficile, assuré par des hommes au service de tous mais hélas trop souvent récompensés par l'ingratitude la plus hypocrite. Il ponctua sa tirade d'un clin d'œil et se hissa sur un muret qui lui permettait de surplomber la folle foule. David Taglia leva la main, les hurlements redoublèrent, puis on entendit une clameur d'apaisement : Chuuuuuuuuut, implora une femme, - Il va parler !!! Le terme fut repris en même temps que l'on continuait à brailler son nom, ce qui donna un mélange de : Daviiiiiiiiiiiiid ... Chuuuuuuuuut ... Taisez- vous ! Daviiiiiiiiiiiiid... chuuuuuuuuut !!!!!!! Fermez-la !!!!!!! Toi-même !!!!!!! Il va parler !!!

Et David Taglia parla.

- Vous me voulez ? Mais pourquoi ? Pour qui ?

- Pour nous ! Pour nous ! Répondirent les éblouis, en chœur.

- Pour ton fric ! Daviiiiiiiiiiiiid !!!!!!!

- Ouais file nous ta tune !

- Pour une belle histoire d'amour. Se risqua une femme.

- Vous vous trompez... Les idolâtres applaudirent sans savoir pourquoi.
Je ne suis pas à toi ou à toi ou encore à toi. Je suis à vous ! Car nous, c'est la rencontre puissante entre deux forces qui veulent changer les choses ! Vous êtes ma raison de vivre, mon oxygène, ma famille. Vous tous ! Vous ! Le peuple qui fait face à la cruauté du système. Vous ! Qui vous battez pour faire vivre vos familles. Vous ! Pour qui les fins de mois commencent le quinze. Je suis là pour vous donner le meilleur de moi-même et je ne m'arrêterai plus, car c'est en vous que je puise l'énergie pour vous défendre et peut être... J'espère ! Adoucir votre quotidien. Tous ensemble ! Dénonçons l'hypocrisie qui nous empêche de respirer ! Abolissons les privilèges qui vous empêchent d'avancer ! Et montrons à la face du monde que rien n'est joué tant que le peuple ne l'a pas décidé !

Quelques cris lointains se faisaient encore entendre...

Comme beaucoup, les gardiens de l'ordre restèrent bouche bée. La pression sur les premiers rangs s'était relâchée. Tous pétrifiés contemplant en dévots l'homme de trente ans au parcours médiatique parfait. La "star" dont raffolaient les filles et leur maman autant qu'elle bluffait les critiques en tous genres, même les plus vicieuses.

- Je vous aime... Vous tous ! Et personne d'autre. C'est pour ça que je suis encore célibataire. Dans mon cœur, il n'y a de la place que pour vous.

Il finit sa tirade en leur affichant son fameux sourire, puis sauta de son promontoire et suivi de ses deux gardes du corps il entra dans les studios.

Les hommes et les femmes contemplaient David bouger dans un ralenti lent et découpé.

Perdus, ils restèrent un court moment silencieux à regarder les portes du temple où se fabriquaient leurs programmes préférés se refermer.

La clameur reprit et les barrières tombèrent, la police qui s'était ramollie par ce discours rempli d'émotion, s'enfuit pour ne pas se faire piétiner.

Dans le hall, David Taglia se retourna et vit le spectacle habituel des vigiles retenant les portes vitrées sur lesquelles des mains ventousées et des visages difformes criaient leur amour.

Deux femmes, une jeune et une plus âgée attendaient David pour une réunion devant le bureau prévu à cet effet. David leur fit la bise, plaisanta sur la manière dont la plus âgée regardait ses gardes du corps, tout le monde rougit. Il laissa les experts en combat rapproché l'attendre sur de luxueux canapés en cuir et entra dans la salle suivi de ses deux collaboratrices.

David parlait vite, de façon claire et directe. Poussé par une ferveur quasi juvénile il leur exposait les prochains thèmes de ses émissions. Inès, la plus jeune, l'interrompit.

- Il faut te calmer avec la politique

- Vraiment ? Je n'en fais pas. David sauta de la table en fer sur laquelle il s'était mis debout. Souriant à Inès, il croisa les bras.

- Si tu en fais !

- Sois plus précise... Son sourire disparut.

- Hier soir au journal télé, aujourd'hui dans le Monde et fréquemment dans tes interventions auprès des fans. Tu cites les mots interdits !

- J'ai depuis quelques jours la sensation que je peux toucher les gens bien au-delà du rire ou du spectacle. Je pourrais les aider à mieux vivre. Après tout s'ils m'aiment tant ils ont peut-être confiance en moi ?

- Peut-être...Mais beaucoup n'en sont plus là, ces gens sont désespérés, ils suivraient n'importe qui. Il serait utopique de croire que tu peux améliorer la société David, tu ne peux rien faire, les politiques non plus, mais eux ils sont payés pour ça et toi pour divertir. Point. La promo de ton livre te permet de t'exprimer partout, n'en profite pas pour essayer de les enrôler. Quand les politiques vont comprendre qu'ils ne peuvent pas récupérer ta fantastique popularité parce que tu t'en sers pour toi et tes idées, ils te les couperont, l'une après l'autre, en petits morceaux.

- D'accord, mais si je veux aider ces gens qui peut m'en empêcher?

- « Système, pouvoir d'achat, précarité, on vous a oubliés sur le bord du chemin, ils s'occupent plus d'eux que de vous. » Font partis des mots interdits ! Arrête.

Conclut une Inès, grande, obstinée et bien droite dans son tailleur. Par la fenêtre, David regardait sans les voir les techniciens assis dans l'herbe avalant leur déjeuner, il se retourna comme un pistolerero pointant ses index sur Clémence, une femme de quarante-cinq ans respirant le bon goût et l'élégance. Une réclame pour le respect de soi.

- Tu en penses quoi Clémence?

- Elle a raison. Tu n'as jamais clivé, depuis le début tu les as tous dans la main. Les élites te respectent parce que ton talent les y oblige, les politiques te draguent parce que tu es devenu incontournable. Tu écris : la critique adore et les gens achètent. Tu sors un film : les gens et la critique adorent. Tu fais ton numéro à la télé : le public adore et la critique te reconnaît comme un grand professionnel. Mais si tu continues à parler de l'injustice et à prendre ton public comme témoin du chaos, d'une part c'est dangereux, c'est comme manipuler une grenade dégoupillée et d'autre part c'est s'aventurer sur un terrain qui est réservé et très bien protégé. Tu te feras éjecter, pourrir et ruiner. Pense aux trois L...

- D'abord Lécher puis Lâcher et pour finir Lyncher... Je connais, merci. Donc si je résume, soit je reste à ma place soit je finis dans un supermarché à vanter les promos devant des ménagères aux cheveux bleus et aux bas de contention ?

Inès et Clémence eurent le même mouvement de tête approbatif. Quelqu'un frappa timidement à la porte, David se jeta sur la poignée et ouvrit d'un coup sec en criant :

- Entrez soldats !

Une dizaine de jeunes, mi impressionnés mi excités prirent place autour d'une table. Ordinateurs et commentaires s'ouvrirent de concert, David frappa dans ses mains et proclama :

- Silence, on travaille ! Fred, ça dit quoi les ventes ?

Fred, tout en jean se mit debout :

- Ton livre : “ *Maman, ce soir ton fils passe à la télé* “ est encore en tête des ventes de cette semaine et il va exploser le précédent : “ *Parti de rien, j’entre partout...* “

Tous applaudirent, certains sifflèrent.

- Calmez-vous ! Sinon ce soir je ne vous emmène pas faire la tournée des boîtes.

Dans un soudain silence David reprit :

- Il manque les deux caméras cachées pour l’émission du mois prochain, et avec celles-là je veux qu’on les trempe de la tête aux pieds, je veux qu’ils disent : on n’a jamais vu ça !

Donc vous vous creusez. Autre chose ?

- Interview dans dix minutes dans le bureau d’en face, répondit Inès.

Les deux cerbères qui jouaient à “pierre-feuille-cailloux-ciseaux“ regardèrent David, Inès et Clémence passer d’un bureau à l’autre. Le journaliste tenta de se lever pour saluer David qui lui intima de ne pas bouger. David s’installa, Inès lui tendit une tasse de thé vert. Il observait le journaliste qui visiblement avait quelques problèmes avec son matériel, son corps boudiné dans un costume froissé était tourné vers l’intérieur de son fauteuil. Il dissimulait quelque chose qui ne cédait pas, pourtant il forçait, poussait, tirait, pestait, c’était long et David s’ennuyait. Il ne voulait pas d’entretiens calibrés et chronométrés par contre il fallait que ça démarre vite. Inès demanda au journaliste s’il avait besoin de quelque chose, comme des piles ? Il lui rétorqua sèchement que ça faisait longtemps qu’on ne les utilisait plus.

David sursauta devant le ton peu aimable du malchanceux, mais avant qu’il ne put lui dire que le temps défilait et pas vraiment à son avantage, le journaliste à la calvitie triomphante ponctua d’un : – Ça marche ! Et se jeta sur David qui sauva son thé dans un réflexe acquis, pensa-t-il, au ball-trap.

Quasiment couché sur David, le comique en devenir vociférait contre un micro qui était censé se pincer sur du tissu, mais là aussi le matériel se rebella. David les bras écartés jouait l’extase devant ses collaboratrices médusées.

- C’est bon ! dit le journaliste, pour immédiatement se raviser pour un : Et merde...

Les tempes couvertes de sueur et le regard résigné, il demanda à David s’il pouvait tenir le micro ?

- Et si possible pas trop près de la bouche...

Paul Waldeck était entièrement happé par la contemplation du « coffre-fort », si bien qu'il ne pouvait pas voir son Bouvier bernois la gueule plongée dans la poubelle de la cuisine, tirant et bataillant afin d'en extirper le maximum de nourriture. Jasmine se reposait sur le dos.

Paul s'amusait parfois à l'imaginer dormant sur le ventre, ni les pieds ni la tête ne pouvant toucher le sol, le corps de Jasmine reposant uniquement sur son gros ventre, sublime point d'équilibre aux yeux de Paul, comme une petite cuillère tordue en son milieu qu'on pourrait faire tourner pour décider de l'avenir. Si la tête montre la porte d'entrée, je pars ! Si elle montre la cuisine, je mange ! Si elle me désigne j'embrasse tendrement le nombril du monde ! Il ria, elle bougea en se caressant le ventre qui émergeait sous un pull angora.

«Le coffre-fort », c'est comme ça qu'il appela ce ventre qui durant neuf mois recevait tel un temple dédié à la vie, leur enfant. Jasmine en était le véhicule et Paul le gardien.

Elle obéissait avec plaisir à toutes ses nombreuses obsessions et recommandations : Interdit de fumer ou d'être en présence de fumeurs, de boire de l'alcool, d'inhaler des produits toxiques, de manger inapproprié, de se cogner (elle avait ri à celle-là), de conduire, de sortir se promener pendant les heures de pointe, de tomber en avant, en arrière et sur les côtés, de courir, de sauter, de se fatiguer et bien d'autres obligations qui constituaient le serment solennel prit le soir où en revenant du travail elle avait fait le test de grossesse. Ce soir-là, Paul avait pleuré sa joie en la couvrant de baisers. A la seconde où elle le lui avait annoncé, ils se firent la promesse d'être des coéquipiers indéfectibles pour que la somme de leurs capitaux génétiques puisse grandir dans des conditions optimales. C'était là sa mission...et Paul la prenait très à cœur, se tordant nerveusement les doigts.

- Tu vas finir par te les casser mon chéri. Je pense même que tu devrais attendre, car tes doigts vont t'aider à ramasser le putain de bordel que ton molosse avaleur de bière et sac à flatulences vient de faire dans ton dos... Elle était réveillée.

Il avait appelé son chiot : Voleur.

Comme ça il aura des circonstances atténuantes, avait-il dit.

Le chiot devint un grand chien pataud proche du poney, affublé d'une tête d'innocente jeune fille qui demande son chemin, les yeux doux, de longs cheveux ondulés et une grosse langue voulant s'échapper d'une bouche perpétuellement ouverte. Il nettoya la cuisine, embrassa tendrement sa femme, attacha Voleur à sa laisse et partit se faire balader.

Les molosses de soixante-dix kilos qui se mettent à vouloir courir vous emmènent vite et loin. Paul rentra de sa sortie en sueur. Voleur était interdit de chambre et de salon, mais pas du bureau de Paul où il venait s'allonger après avoir bu sa bière dans sa gamelle (sur laquelle était marqué son nom en lettres gothiques). Paul ferma doucement la porte du bureau non sans avoir entendu un bruit suspect venant de l'intérieur de son chien adoré. Il se mit le poing devant la bouche pour ne pas réveiller Jasmine.

– On va arrêter la bière brune ou changer de marque, dit-il en s'essuyant les yeux.

Paul se réveilla fatigué, nous étions dimanche et il pleuvait. Lui et Jasmine iraient à la Faye aux Loges près d'Orléans, faire signer au père de Jasmine des papiers relatifs au don qu'il voulait leur faire de son vivant. Il finissait sa vie dans une maison de retraite spécialisée en soins cardiologiques. Paul but son café en lisant l'argus des voitures, il devait à contre cœur remplacer la sienne.

Il ouvrit la portière de Jasmine en lui faisant une révérence, elle lui fit remarquer que n'ayant pas de poches, il n'aurait pas de pourboire. Quatre ans qu'ils se mélangeaient sans se dissoudre, toujours à chercher le bonus, les petits trucs qui font que chaque journée se déroule plus agréablement qu'à l'ordinaire. La vieille Mercedes qui datait d'un temps où la faucille croisait le marteau n'en pouvait plus. Aucune capitale d'Europe n'avait échappé à leur boulimie de découvertes, prenant la route pour mieux se connaître en massacrant gaiement et à tue-tête de vieilles chansons françaises. Sur l'autoroute ils chantaient « Quand tu danses... » de Gilbert Bécaud, ils adoraient son hommage aux sensuels bacchanals.

Ils avaient laissé à contre cœur Voleur chez des amis pour la journée, il voyageait mal... Elle s'était assoupie, il bailla. Il n'avait quasiment pas dormi de la nuit, inquiet par la vente d'un hôtel qui devait lui permettre de se refaire. Son agence immobilière était en train de plonger dans le rouge vif. La pluie avait redoublé d'intensité, les balais des essuie-glaces neufs lui permettaient de voir qu'il ne voyait plus grand chose tant le mur d'eau se faisait compact. Il entendit un bruit venant du moteur, comme un boulon égaré, ricochant dans son habitacle clos avec l'illusion de pouvoir en sortir. Paul ralentit et chercha une aire de repos, de la fumée s'échappait du capot de la Mercedes 300. Il roulait tous feux de détresse allumés à cheval sur la bande d'arrêt d'urgence, les camions klaxonnaient en le frôlant emportant avec eux leur longue tonalité alarmante. Il éteignit la musique en s'insultant. Elle émergea en se caressant le coffre-fort. Elle réalisa qu'ils étaient quasiment à l'arrêt, elle redressa son siège.

La Mercedes brouta et cala, ils se regardèrent une seconde, une dernière.

Paul voyagea dans des limbes. Il percevait des mots, des ombres, des lueurs. Il voyait des fées se pencher sur lui, puis l'image du petit garçon qu'il avait été, marchant fièrement main dans la main avec ses parents, qui le faisaient sauter au-dessus des flaques d'eau. Il se sentit voler, il sourit. Puis atterrit. Il était devenu adolescent, une jeune fille dans les bras. Il y avait aussi Voleur, son meilleur ami Serge, le Lotus enchanté son restaurant favori, sa voiture et... mais où était Jasmine ?

Serge et Nathalie attendaient Paul dans un long couloir désert d'hôpital. Paul avançait sur des béquilles, le visage fermé, doucement, une jambe après l'autre. Serge comme à son habitude le chambra en lui rappelant qu'il était mal garé et qu'il faudrait se dépêcher, Nathalie sa compagne le regarda désolée. Pendant les trois mois où il resta cloué sur son lit, Paul pensa chaque jour à rejoindre son amour disparu et chaque jour le personnel de soin lui trouva une bonne raison de ne pas le faire. Ils étaient émus de le voir partir, mais déjà affairés à réparer d'autres corps abîmés. Le père de Jasmine, seul parent encore en vie, décéda sans avoir pu caresser les cheveux soyeux de sa fille unique. Serge et Nathalie récupérèrent Voleur qui fit une dépression cinq jours après le drame, et s'échappa en sautant du troisième étage de l'appartement pour rejoindre son seul maître, mais Voleur atterrit brutalement devant une concierge qui masqua son effroi derrière des mains gantées de caoutchouc rose.

Paul habita chez ses amis pendant deux mois pour disparaître un matin d'avril. Un mot leur expliqua qu'il partait loin, mais moins loin que son amour...

- David Taglia, pour vous séduire!

Le présentateur, un élève de David, ne faisait pas dans la dentelle.

David fit une entrée triomphale. Les feux d'artifice jaillirent de leurs tubes et aveuglèrent les premiers rangs, David serra les fesses tant la température s'éleva sur le plateau.

L'hommage de deux heures débuta par le rappel des bienfaits qu'il prodiguait au monde: son aide aux personnes âgées, aux animaux, aux SDF, aux mères isolées, aux femmes battues, aux jeunes désœuvrés, aux animaux cobayes de laboratoires, aux handicapés, aux victimes de maladies orphelines, aux orphelins, aux malades du Sida, etc. S'en suivit un mini reportage sur sa fondation « *Sans oublier personne* » et un numéro vert pour offrir, aider et partager.

Puis le divertissement continua avec : « *Enfin reconnu !* » son émission vedette qui était habilement hachée de publicités pour des produits gras et sucrés dont on pouvait se goinfrer à condition de les faire glisser en mangeant cinq fruits et légumes par jour, évidemment bio. On passa en revue les meilleurs moments de son émission quotidienne qui mettait en scène des chanteuses sincères mais dressées pour des concours de glottes, des records idiots pour cascadeurs à qui on faisait signer une décharge en cas d'échec, des étoiles sans éclat, des beaux gosses aux talents limités, des comiques à pleurer. La plupart prenait leur passage à la télévision comme échappatoire à la vacuité de leur existence, luttant désespérément contre l'anonymat. A la grande joie d'un public sadique et voyeur, tous se faisaient ridiculiser par Mr Taglia. Puis ce fut le tour des caméras cachées, originales, drôles osant tout. Ensuite vint l'évocation de son livre de recettes de cuisine. Quant à ses largesses pour l'art contemporain et pour les arts en général on n'en parlerait pas, ça ne concernait pas la cible de la soirée. On rappela le numéro vert de sa fondation par un bandeau dans le bas de l'écran.

- David compte sur vous !- Il fit un numéro de claquettes avec des danseuses aux seins nus, s'enroula d'un python géant et reparla de son émotion. L'émission se termina par une cinquante parade qui évolua à travers une collection de voitures rouges, italiennes et dispendieuses.

David éteignit l'écran et embrassa Clémence sur le front :

- Tu aurais dû regarder jusqu'au bout, je n'ai pas parlé de politique...

Elle répondit d'une voix pâteuse

- Félicitations, mais je te rappelle que c'est moi qui ai monté l'émission. Dors maintenant, tu te lèves dans trois heures. David se glissa dans les draps soyeux. Sur un filet de lumière, il regardait les traits de Clémence depuis trois ans sa compagne. Les paparazzis n'arrivaient pas à les surprendre dans leur intimité, il en était très fier. Sans Clémence rien n'était possible, discrète et solide, c'est elle qui avait recruté la redoutable Inès, attachée de presse ingénieuse et sans complexes, « La grande blanche » comme on la surnommait dans le métier, en référence au requin et à sa taille.

Le verrou tourna avec le son caractéristique du mécanisme bien entretenu. En remettant la clé dans sa poche il vérifia qu'il avait bien la liste des courses. Collant l'oreille à sa porte d'entrée, il put entendre le son de la télé augmenter. Ajustant sa casquette en souriant, Louis André Champlain, son cabas vert en main prit la direction des ascenseurs. Le temps des courses, sa femme pourra regarder la télévision qu'elle affectionne tant. Lui la déteste mais il aime Geneviève, alors elle peut bien passer le temps qu'elle veut devant. Il lui met un casque d'écoute quand il fait la sieste. Après cinquante et un ans de mariage, il garde toujours en tête qu'un dimanche d'avril, assis sur un banc de la Place des Vosges, dissimulé par une colonne de pierres, il lui avait pris ses lèvres du bout des siennes et les avait titillées délicatement. Elle avait une robe rouge à rendre aveugle un taureau. Elle avait ri aux éclats en essuyant de son mouchoir brodé la bouche devenue rose de Louis André. Geneviève et lui furent les heureux parents de deux filles devenues elles-mêmes mères et anxieuses.

Louis André appuya machinalement sur le bouton d'appel de l'ascenseur. En regardant les murs, il se dit que les travaux de ravalement prévus pour le mois prochain ne seraient pas du luxe, la peinture recourbée faisait comme des petites vagues désordonnées remontant jusqu'au plafond. Il mit cinq secondes à s'apercevoir que le bouton ne clignotait pas comme d'habitude, il essaya une seconde fois plus nerveusement, mais sans plus de réussite. Il souffla, mais se résigna à descendre les cinq étages à pieds. Il pensait déjà au moment où il remonterait son lourd cabas rempli des bonnes choses du marché, il n'aura ensuite qu'à passer son tablier et préparer un copieux déjeuner. Elle avait parlé de crabe, peut-être en avait-elle vraiment envie ? Tant d'incompréhension s'était installée, tant de malentendus. Alzheimer, sournoise maladie... Au pire il le mangerait, il aimait ça le crabe. Il se fit dépasser par la dame du troisième, celle dont les enfants étaient si mal éduqués, elle lui marmonna un « pardon » aussi modeste qu'artificiel. Elle arriva la première au rez-de-chaussée après avoir dévalé l'ultime portion de l'escalier plus rapidement pour s'éviter de tenir la porte à ce vieux trop propre sur lui et tout droit sorti d'un film ennuyeux et sans couleurs. Elle fut surprise de le voir trottinant si près d'elle, mais tout de même assez loin pour qu'elle dût avoir à l'attendre. Elle ne le regardait pas, elle pensait au temps que l'on pouvait perdre dans une journée à cause des autres. Bien qu'essoufflé il la remercia chaleureusement, elle hocha la tête dédaigneusement.

Il ne se souvenait pas avoir lu sur le panneau d'informations de la copropriété qu'il y aurait des travaux sur les ascenseurs ce matin-là. Mais de toute évidence, il y en avait, les portes automatiques étaient ouvertes et il pouvait voir la cabine qui était relevée de moitié avec un ouvrier allongé dedans, ses bras tendus vers un garçon d'environ dix ans que Louis André ne reconnaissait pas. Le gosse ramassa une clé à molette et la tendit au technicien qui était pourvu d'une moustache ridicule en forme de brosse à chaussures. Le technicien n'eut pas le temps de lui prendre la clé des mains, la cabine remonta pour disparaître dans le plafond, sectionnant au passage les bras de l'homme qui tombèrent comme ceux d'un mannequin à la seule différence que les doigts de l'ouvrier s'agitaient encore. L'enfant hurla, hésita et se sauva par l'entrée principale, percutant au passage le derrière de la dame du troisième qui n'avait rien vu mais qui dira tout.

Louis André lâcha son cabas. D'abord immobile et choqué, il prit appui contre une colonne recouverte d'émaux verdâtres, son bras gauche lui faisait atrocement mal, ses jambes déclarèrent forfait, il glissa sur le sol. Il ne comprenait pas comment des doigts pouvaient si longtemps disposer de la vie alors qu'il sentait la sienne le quitter. La bouche entrouverte, il entendit hurler, tandis que l'odeur de Geneviève remplissait ses sens. Une jeune fille équipée d'un casque d'écoute, quasiment identique à celui de sa femme mais muni d'un micro comme ceux des journalistes sportifs, lui demandait s'il allait bien ? Incapable de répondre il lui sourit, enfin il tenta... Il se força quand il vit l'ouvrier de la cabine se pencher sur lui, il connaissait cet homme qui avait perdu sa moustache et retrouvé ses deux bras, il l'avait vu dans cette stupide télévision et maintenant cet homme lui dénouait sa cravate en tremblant.

David les avait pourtant appris ces gestes qui sauvent. L'an dernier, il avait été le parrain de la Croix Rouge pour une opération de sensibilisation aux comportements à adopter en cas de malaises, mais là, la panique et l'absurdité du moment le paralysait. Quand ils crièrent dans les talkies qu'un homme était victime d'un malaise, il avait furtivement imaginé qu'il s'agissait d'une blague pour le bêtisier de fin d'année. Sabine n'avait pas bloqué la cage d'escalier ? Mais elle était où cette conne ?

Juste à côté de lui, parcourue de tremblements et incapable de regarder ailleurs que vers ce vieux monsieur dont les yeux venaient de se fermer.

Les pompiers vite arrivés, emmenèrent le corps de Louis André Champlain sur une civière, sous un drap. David qui avait enlevé son déguisement refusa à un homme de lui signer un autographe, si bien qu'il se fit bombarder de photos et d'injures. Ses gardes du corps le firent disparaître dans une voiture. L'équipe de tournage et le jeune garçon de l'ascenseur, qui s'avéra être un acteur commencèrent à être entendus par la police. Cinq étages plus haut, Geneviève qui n'avait déjà plus depuis longtemps la notion du temps, regardait sur son grand écran plat la bande annonce de l'émission phare de David Taglia : « *Enfin reconnu* ».

Dans la cour de l'immeuble, des badauds s'agitaient devant les caméras et les micros.

« David Taglia cet enculé, il vient chez nous faire ses conneries de caméra cachée, il nous lâche pas une tune et en plus il fait crever nos vieux. Hé Taglia ! Si tu m'entends, reste chez toi la prochaine fois ! » Le jeune homme laissa la place à une dame qui se tenait le menton. « Moi personnellement j'ai pas compris, il y avait personne pour prévenir, c'est dangereux ces trucs-là, mes enfants auraient pu prendre l'ascenseur... C'est complètement dingue de faire courir des risques pareils aux gens, pour des émissions débiles en plus... Ils se foutent vraiment de nous. Ce pauvre homme, écrasé par un ascenseur. Quoi ? C'est pas ça ? J'ai vu du sang... » La caméra revint sur la journaliste. « Bref, vous l'avez compris, ici tout n'est que confusion. L'enquête est en cours et nous attendons d'un instant à l'autre un communiqué du préfet, quant à David Taglia il reste introuvable et pour une fois : Silencieux. Ici Fabienne Bourm... »

La maison de David était plongée dans une quasi obscurité, seule l'image de la télé éclairait les visages décomposés de David et Clémence. La journaliste perdit sa voix, David ferma les yeux, Clémence jeta la télécommande sur le canapé dix-huit places et alluma une cigarette.

- Sabine m'a dit que son talkie ne fonctionnait pas, qu'elle était partie en chercher un autre, elle n'a pas entendu mon top. Au même moment la femme et l'homme sont apparus dans le hall, la femme est passée sans rien voir on l'a bloquée à sa sortie de l'immeuble pour la rassurer quand le petit a crié. Mais lui il a... il a pensé que ... c'était vrai. Clémence ne voulait pas le croire, elle pleurait, ne pouvant rien faire d'autre.

Elle raccrocha le téléphone de la cuisine et d'un pas mal assuré se dirigea vers le salon. Lui était comme à son habitude quand il ne travaillait pas, affalé sur un divan à surveiller le cours de la bourse sur sa tablette. Le style rococo flamboyant et marbré de leur intérieur tranchait singulièrement avec sa tenue que l'on pouvait qualifier de « British » : un ensemble en tweed de Brora, ajusté au millimètre sur un corps sculpté en salle de musculation. Sur un coussin rose pâle entouré d'un galon doré, il frottait ses pieds l'un contre l'autre. Vieille habitude prise pour se débarrasser des excréments canins à l'époque où il courait à travers les camps boueux, ces réserves prises d'assaut au coucher du soleil et des quelles ils étaient chassés le lendemain matin par des uniformes bleus et zélés. Tout cela était maintenant loin et la seule caravane dans laquelle il pénétrait encore était celle de son frère qui ne voulait toujours pas vivre dans une maison, fut-elle faite de marbre. Bien qu'actuellement le problème ne se posait pas, le frère étant forcé de rêver en colocation dans un grand bâtiment insalubre et surpeuplé : la prison de Fresnes. « Le voyageur » qui ne voyageait plus qu'en classe affaire, regarda ses orteils qu'il voulait libres, et se dit qu'une bonne manucure était plus qu'envisageable. Sa femme lui apparut défaite et pleurante, rouge de colère et hurlant sa haine. Il laissa tomber les fluctuations boursières et se redressa. Ce qu'il ne supportait pas était que "sa grosse" ou ses enfants aient du chagrin, cela le rendait fou. Alors, il se mettait en colère. Une colère à tout briser chez lui, jusqu'à ce qu'il ne reste rien qui puisse tenir debout. La banquette vola à travers le salon pour s'écraser contre la bibliothèque aux livres neufs. Elle l'encouragea en hurlant, autant pour manifester sa colère contre l'humanité que pour la promesse d'un intérieur renouvelé. Quand il eut fini, ses pieds n'étaient plus qu'une pelote de débris, rougie de sang.

David fit deux erreurs qui paralysèrent à jamais le reste de sa communication : il ne fit pas acte de contrition publique et proposa de l'argent à la famille de la victime le jour même de l'accident. Argent qui fut refusé par les filles de la victime à grand renfort d'indignation. L'opinion fut choquée et devant un tel tollé David devint mutique et dépressif, incapable de réagir si ce n'est par des communiqués lapidaires distillés par des avocats embarrassés. Ce silence était considéré comme un affront par ceux qui auparavant auraient donné leurs chemises rapiécées pour le couvrir, ceux-là mêmes qu'il désirait aider. Son altruisme apparut alors aux yeux de tous comme un des étages d'une fusée nommée « stratégie », un moyen ayant eu pour unique but de l'emporter au pouvoir. Une tempête médiatique sans précédent s'en suivit durant plus d'un mois, tous se ruèrent sur le fauve claudiquant, les chaînes n'achetèrent plus les programmes de la société de David et les bureaux de sa fondation prirent feu sans que les causes puissent être déterminées avec précision. Sabine la régisseuse de plateau fut mise hors de cause, elle partit en Inde pour oublier et se noya dans le Gange emportée par un mouvement de foule. David étant reconnu comme seul responsable fit face à une justice plus théâtrale qu'objective, ainsi il fut systématiquement convoqué vers dix-sept heures trente, de manière à ce que l'interview du juge ou des avocats puisse être montée pour les journaux télévisés du soir. Le net bouillonna comme jamais et nombre de faits divers passèrent inaperçus. Les politiques vociférèrent pour que l'on retrouve une éthique disparue au profit d'émissions bêtifiantes, une loi fut même envisagée pour interdire les caméras cachées. Tel un château de sable submergé d'eau, la cour de David disparut rapidement emportant remparts de carnaval et parasites bien nourris. Plus d'appels, plus personne. Sans être naïf David se rendait bien compte qu'il aurait espéré plus de soutien, en vain. Ses finances commencèrent à en pâtir, il se débrouilla pour assurer les salaires de ses équipes techniques, beaucoup trouvèrent un autre contrat, et ne restèrent dans sa société que ceux qui ne pouvaient pas faire autrement. Plus tard, faute de tournages et d'émissions, ils partirent aussi.

Inès, sa chère Inès, lui expliqua longuement que ce n'était pas les nombreuses offres alléchantes qu'on lui proposait qui la faisaient « - *Voguer vers d'autres aventures. Mais le climat pesant qui freinait l'abondante créativité à tous.* » Sans un regard pour Clémence elle ramassa ses affaires et partit devant le hochement de tête fataliste de celui qui l'avait poussée à être la meilleure. Les journaux, excitant les putrides instincts déversèrent leurs bouillies faites de rumeurs et de tout ce qu'ils pouvaient trouver de scabreux sur David et son entourage, David devint un paillason pour tous les pécheurs et leurs vices. Clémence, dont la relation avec David fuita en même temps que la démission d'Inès, était à peine surprise qu'ils l'attaquent sur leur différence d'âge, une photo volée dans un magazine coloré où on la voyait se baisser pour embrasser son fils de huit ans, le zoom inquisiteur exagérant son cou fané.

- David, allons à Cap Town chez mon frère

- Sans mon passeport ?

- Je n'en peux plus

David déballa son sourire, le fameux, mais il sonnait faux.

- On veut tous en finir chérie, moi avec ça et eux avec moi

- Et moi ?

- Patiente
- Je ne sais pas si j'en ai le courage
- Je ne peux pas décider pour toi
- Je vais prendre des vacances avec mes enfants
- Je ne pourrai pas t'en vouloir
- Tu vas devoir te débrouiller seul
- Je m'y habitue.

Voilà comment Clémence pour se soustraire à la curée quitta David. Dans les médias elle passa pour l'ultime traîtresse abandonnant son compagnon aux abois « Tout est bon dans la calomnie... »

Le procès eut lieu rapidement, dans une atmosphère où l'émotion se mélangea à la mauvaise foi et les batailles d'experts aux coups fourrés.

Les parties civiles étaient constituées d'une des deux filles de Louis André Champlain, l'autre n'apparut jamais et refusa tout interview. Mais aussi de la dame du troisième, des parents du petit Jérôme, de ceux de Sabine, et du syndic de l'immeuble qui pour échapper à ses responsabilités, dénonça un vice de forme quant au contrat entre lui et la production de Taglia. La réalité était que l'humanité se moquait de la mort de ce pauvre Louis André Champlain mais était captivée par la chute d'un « intouchable ».

- Ils en sont à : "Lynché" commenta David. Geneviève décéda pendant le procès. Sa fille, à force de bons mots, de colère bruyante et de liquide lacrymal à volonté devint la bonne cliente des médias. Elle déclara que David Taglia était maintenant coupable d'un double assassinat. Il fut condamné à deux années de prison dont une ferme, à payer trois millions d'euros aux parties civiles et à l'interdiction de diriger une production de spectacles. Tous dénoncèrent la sévérité de la peine, certains s'en offusquèrent, pas les politiques.

Il repartit du palais de justice menotté, hué et flashé. Il passa sept mois dans une cellule V.I.P de la prison de la Santé à Paris. Il était seul à sa sortie mais encore connu. Un soir à Paris, sur le boulevard des Italiens, il croisa un inconnu qui s'exclama :

- Taglia ! Tu deviens quoi ?

David soupira, par où commencer ? Être sincère ou feindre ? Sans prévenir le curieux le poignarda à six reprises en hurlant - Vengeance ! Vengeance !

L'homme était un déséquilibré qui passait sa vie devant la télévision, malheureusement ce soir-là elle était en panne. Par chance, aucun organe vital ne fut touché. Après s'être fait le long et laborieux parcours : opérations, coutures et opérations esthétiques, David quitta la clinique dans un lourd 4X4 par une porte dérobée, pour une destination inconnue.

L'héroïne avait transité dans les cétacés, la cocaïne dans les volatiles et la méthamphétamine dans les félins. Les animaux empaillés de l'exposition « *Taxidermie, comment ça marche ?* » étaient stockés dans des entrepôts au port du Havre. Le responsable du transport venait de lui confirmer que le voyage Chine – Europe n'avait pas abîmé les bêtes au regard éternellement fixe.

« Le Voyageur » pouvait tranquillement apprécier son cocktail de protéines en regardant sa femme entrer dans le salon, ou plus exactement, s'y trainer. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et attrapa un des nombreux albums photos posés sur la table basse.

Il observait son épouse dépérir. Seize mois s'étaient écoulés depuis la disparition de ses parents. Louis André avait été un brave type pas méchant qui savait comment faire pour qu'on ne lui raconte pas de baratins : ne jamais poser de questions. Puis sa mère y était passée aussi... Pas très causante l'ancienne et un peu givrée, mais jamais de questions non plus, ce qui faisait d'excellents beaux-parents pour un homme comme lui. Autrefois, il leur avait payé un week-end en Italie ainsi qu'à sa sœur et son râleur de mari. Hôtel cinq étoiles, suites luxueuses et tout ce qu'il pouvait déballer pour prouver à ses beaux-parents que leur fille ne s'était pas trompée de cheval. Ils ne recommencèrent jamais, trop de différence, elle avait quand même été émue de voir ses parents sur la plage l'un contre l'autre.

Et comme il se plaisait à le dire et toujours en la serrant dans ses bras exagérément musclés : « Si la mère de mes enfants est heureuse, je le suis aussi. » sauf que cette phrase il ne la disait plus depuis seize mois, il l'avait remplacée par : « Patiente ma chérie, dans ce genre d'embrouilles il ne faut pas s'emballer. »

Il la regardait se plonger dans les albums photos mais ne restait pas pour les larmes. Il était cependant très fier d'elle : « Un vrai bonhomme ! Elle se torture elle ne pense qu'à ça, mais elle ne lâche rien. Elle en a maigri la grosse... »

Embrassant et caressant les preuves d'une vie, elle contemplait sa sœur.

Bien que séparées d'une année, quand elles étaient petites on les prenait pour des jumelles, si joyeuses de jouer accrochées aux jambes de leur papa.

Embrassant et caressant les preuves d'une vie, elle contemplait sa sœur.

Elle était confiante pour son avenir, car même après avoir payé l'avocat il resterait à sa sœur une belle somme à dépenser. L'argent... Ce carburant magique qui lui avait jusqu'à présent tant fait défaut. Elle s'en plaignait souvent car elle n'avait pas eu la chance de se marier à un homme d'affaires. Son mari travaillait comme contrôleur à la S.N.C.F.

Entre les deux sœurs, la différence de train de vie était notable. Mais la femme du « voyageur » savait que pour jouir de tant de richesses il y avait un prix à payer. La rançon du plaisir était la peur enfouie, latente, tapie entre deux eaux. Tous les jours elle s'attendait à ce qu'on lui annonce que son mari était en prison, ou pire, gisant sur un trottoir une balle dans la tête.

Les placements boursiers n'étant qu'un paravent pour des activités beaucoup moins avouables, même à sa sœur chérie. La sentence prononcée, sa sœur qui pendant tout le procès ne se ménagea pas pour défendre la mémoire de leurs parents put réellement commencer son travail de deuil, le meurtrier était condamné, son énergie à se battre avait trouvé son aboutissement. Sa complice de toujours pouvait passer à autre chose, mais pas elle !

Elle, elle voulait autre chose que cette justice qui serait la même pour enfermer son mari. Elle sanglota de rage devant ces photos tant de fois regardées.

Ne supportant plus de la voir dans cet état il prit son téléphone, il était temps d'appeler :

Le Vigan.

Le vibreur sortit Paul de la léthargie dans laquelle il était plongé depuis dix minutes, en fait depuis le temps que Raymond Jallin le propriétaire d'une maison à vendre près d'Estérençuby lui parlait. Paul regarda le nom qui s'affichait et reposa son téléphone.

Le propriétaire n'avait pas ralenti son débit, rien n'arrêterait cet homme qui s'imaginait être un habile négociateur, il lui ventait le Pays Basque comme s'il était l'artiste qui l'avait peint. Sa voix filait sur les rails d'un grand huit emballé par un discours ponctué d'inutiles superlatifs. Paul était d'accord sur tout c'est pour cela qu'il trouvait la conversation ennuyeuse, que dire ?

- *Oui, le Pays Basque est l'endroit le plus merveilleux du monde et de ses environs. Je fais partie de la secte des convaincus mais ce n'est pas pour ça que ta maison vaut ce que tu en veux. C'est une ruine, point. Je te laisse finir avec le soleil couchant sur les montagnes et j'essaye de te le faire comprendre.* Paul bailla en se dissimulant derrière sa main.

- Et ça, ça n'a pas de prix, n'est-ce pas monsieur Waldeck ? Conclut-il.

- Sauf que de chez vous on ne les voit pas les montagnes, même si on se tient debout sur la cuvette des toilettes, monsieur Jallin.

Paul jeta un coup d'œil sur l'écran de son ordinateur où apparaissaient les photos de la bâtisse délabrée. Le propriétaire lui tendit le plat de ses mains.

- Faites-moi plaisir, revenez l'expertiser la semaine prochaine et je suis sûr que vous changerez d'avis, cette maison sans être parfaite ne mérite pas tant de travaux que cela

- Son prix est trop élevé

- Alors je vais aller la proposer à une autre agence

- Même plusieurs, rien ne vous en empêche.

Paul regarda sa montre, pivota son fauteuil vers la rue et se mit à guetter Sam la sœur de Xabi. C'était l'heure à laquelle elle finissait son travail dans la petite boutique qu'elle connaissait dans ses moindres recoins. Petite, avec Xabi, ils y jouaient, envahissant des territoires hostiles pour délivrer une princesse romantique et introuvable. Les soixante dix sept mètres carrés ayant appartenu à sa famille bien avant que le Victoria Surf surgisse comme une verrue sur la peau d'un bébé.

Tout en écoutant son répondeur Paul serra la main à l'homme qui imaginait détenir le château d'Ilbaritz. Celui-ci sortit de l'agence, traversa la rue et s'attarda devant la vitrine du Surf Shop qui était décorée dans un style exotique, tendance années cinquante. Pas à la mode vintage ! Xabi détestait ce mot valise qui englobait tout et surtout n'importe quoi, comme cette mode des années quatre-vingts, glorifiant : Le Moche ! Xabi était le mélange d'un taureau prêt à charger et d'un rat de bibliothèque, bouffant du livre avec délectation. Deux panneaux en bois étaient accrochés au mur de ses toilettes, sur lesquels était écrit : " Les poètes ont inventé l'élégance " et " Les femmes sont comme les boomerangs, si tu sais bien les tirer elles reviennent toutes seules "

Paul respectait Xabi pour la façon dont il l'avait accueilli quand il s'était échoué à Biarritz, chaleureux et sans jamais être intrusif ou curieux.

Sam tira la porte vitrée du shop en même temps que monsieur Jallin sortit du champ de vision de Paul. Elle posa son sac à main sur ses pieds, se redressa et ramassa sa longue chevelure brune qu'elle tournicota en chignon pour la piquer d'une épingle. Paul la craignait plus que tout, elle exerçait sur lui une attraction qu'il fuyait, tout en sachant pertinemment qu'il ne pourrait pas lutter longtemps contre l'inéluctable : des yeux en amande, la taille mince, une silhouette roulée par les vagues. Il avait davantage chaud quand il la croisait.

Elle disparut, sans un regard pour l'agence immobilière Paul Waldeck.

Paul jeta le capuchon d'un stylo bille, mâchonné jusqu'au trou... à côté de la corbeille.

Il était en colère, il n'avancait plus. Lors du début de son errance, il avait pris la décision de ne pas se foutre en l'air (Jasmine se serait moquée de cette lâcheté), un choix vomi de ses insomnies, maintes fois remis en question.

Il avait alors décidé de rejoindre un vague cousin au Portugal, et avait pris un car qui était tombé en panne à une heure tardive près de Biarritz. Il s'était retrouvé devant le gardien de nuit d'un hôtel sans étoiles, c'était Xabi, aux yeux rougis. Ils avaient sympathisé uniquement grâce à la nature décomplexée du Basque. Paul faisait peur tant il était négligé et peu sociable, Xabi s'en moquait, il décela qu'il pourrait être lui-même avec ce drôle de parisien mélancolique, il ne le jugerait pas à priori. Son regard d'animal blessé en disait long.

Après quelques verres, Xabi lui avait proposé son emploi. Le surfeur voulait ouvrir sa propre affaire en reprenant le magasin de linge Basque qui avait autrefois appartenu à son père, mais qui faute d'un fils motivé pour vendre des torchons, furent-ils traditionnels, s'était résigné la colère au ventre, quelques années avant sa mort, à vendre à une famille de Bayonne qui cherchait maintenant à le céder, Xabi se sentant fin prêt à convertir les torchons en planches de Surf. Paul ne reprit pas le car et partit au Portugal deux mois plus tard avec Xabi, pour le regarder dévaler des vagues abruptes. Un soir, Xabi lui avait enfin présenté Sam. C'était chez Bénat, à « La Tasca », "*Le bar où tout le monde peut se sentir bien*" avait décrété Xabi. Elle avait levé ses yeux couleur Mojito sur le nouvel ami de son frerot et posé ses lèvres rouges sur le bord de son verre. Joyeuse le reste de la soirée, elle l'avait ignoré, pas lui.

Un jour de pêche du côté de Bidarray, Xabi, qui connaissait le passé de Paul dans l'immobilier, l'informa de l'existence d'une agence à reprendre en face de son shop. Le patron partant à la retraite désirait céder son agence à quelqu'un de bien, ce qui pouvait se traduire par quelqu'un qui ne voulait pas vendre le Pays Basque au reste du monde. Concept flou dont Paul comprenait l'essence. La région lui plaisait et de toutes manières il fallait réagir, ne plus vivre comme un zombie. Après l'avoir testé sur son idée du patrimoine régional, le propriétaire de l'agence immobilière l'arrangea sur les traites. Paul emprunta de l'argent à la banque et à Xabi. Depuis, le marché n'ayant ni d'état, ni d'âme, Paul faisait commerce de grandes maisons appartenant à des étrangers, qu'il vendait... à des étrangers. - *C'est bête comme chou.* Aurait dit Jasmine.

L'inauguration de l'agence Paul Waldeck avait eu lieu quatre mois après qu'il eut pris une chambre d'hôtel, au plateau de l'Atalaye. Il avait toujours fort à faire pour ne pas sombrer. Paul avait honte de vivre, honte de désirer d'autres femmes, certains jours il se sentait sale, vide et coupable, alors Xabi l'emmenait surfer, un pas de plus vers l'équilibre. Il était à Biarritz, sur la lèvre.

Il rappela Serge tout en allant chercher son capuchon de stylo.

- Salut amigo

- Salut, t'es pas sur une vague ?

- Non, le fil du téléphone n'était pas assez long

- T'as l'air en forme

- Ça va... Il repensa au chignon de Sam. Que puis-je faire pour toi ?

- Comme je te le disais dans mon message, j'ai un ami qui travaille dans la sécurité des personnalités, genre people et politiques, tu vois le genre... Il cherche une maison à louer pour un de ses clients. Il faut que ça soit sans vis à vis, dans un coin désert et de préférence pas trop cher

- Un fortuné dans le besoin ?

- Celui-là a fait faillite apparemment, il veut se reposer. Le changement a dû être trop brutal. Il faudrait que ça soit conclu rapidement, du genre... hier

- J'y réfléchis et je te rappelle, ça va Nathalie ?

- Comme une femme enceinte, tu sais ce que c'est

- Mouais...

- Excuse-moi Paul

- Non, je ne t'excuse pas, par contre embrasse-la de ma part

- Promis, ça va sinon ??

Paul avait déjà raccroché, il composa le numéro de Mr Jallin. Sa ruine aura une deuxième vie.

Près de Rambouillet, David faisait ses exercices d'assouplissement devant le regard expert de Thomas, le fils de Sébastien. Il demeurait dans leur maison, caché des autres depuis deux mois. Sébastien fut autrefois un de ses gardes du corps, David ne s'en souvenait que vaguement, des pans entiers de son ancienne vie avaient disparu. Un psy aurait pu lui expliquer ce phénomène, mais il n'en verrait pas, il les avait trop entendus théorisant sur « son drame » Il méprisait ces faiseurs de théorèmes, ces charlatans nourris à l'axiome et à la conjecture et autres analystes de l'instant, qui, dans son cas n'avaient jamais pris le recul nécessaire pour expliquer le chaos d'un homme. David et Sébastien n'avaient jamais été proches. D'ailleurs David n'avait été proche d'aucun de ses employés autrement que par pur intérêt ou pour flatter et stimuler un enthousiasme à exploiter. Il ne fonctionnait qu'à la tendresse utile, à la promesse d'une récompense : tout un savoir-faire pour infléchir sur le libre arbitre des autres. David était autrefois respecté pour sa fascinante personnalité et craint pour son calcul et sa connaissance des hommes. Des capacités qu'il jugeait désormais inutiles. Cicatrisant à la clinique avec un policier posé devant sa porte, il avait reçu deux visites : Clémence, revenue d'Afrique du Sud pour le soutenir mais qui dut vite repartir, occupée à sa nouvelle vie. Et Sébastien, qui par un après-midi gris souris ouvrit doucement la porte et découvrit un David Taglia au regard inquiet sursautant en plissant le front. Il le trouva changé, envolé le teint halé, la mine superbe du mâle dominant jamais rassasié. Il était comme son corps, percé. Sébastien l'emmena chez lui. Ils entamèrent une complicité "d'hommes", faite de silence, de confidences et de blagues désenchantées. Alors que Sébastien et David se promenaient dans une forêt des Yvelines, son ex garde du corps lui raconta ce qui l'avait poussé à venir le sortir de l'hôpital. Un jour, David avait pris sa défense. C'était la fois où Inès et Clémence avaient voulu le virer pour protéger David d'un scandale, ce dernier leur avait tenu tête et avait refusé de licencier Sébastien, malgré qu'il eut copieusement brisé l'amant de sa femme, un autre type qui travaillait dans la sécurité. Ils en avaient conclu que sa femme avait un grand besoin d'être protégée. David avait oublié cet épisode, pas Sébastien. Un tel comportement voulait dire quelque chose pour un homme comme lui.

Avant tout : localiser la cible.

Ensuite :

Relever ses habitudes
Son degré de méfiance
Ses éventuels appuis
Mettre en œuvre plusieurs scénarios possibles
Choisir le mode d'exécution
Décider de l'instant et préparer ses moyens de fuite ainsi que son alibi.

Depuis toujours, Le Vigan respectait à la lettre ce plan. Tuer étant un service qu'il vendait cher, il se devait de traiter chaque cas avec rigueur. Il suffisait de lui adresser un courrier stipulant le problème que l'on désirait qu'il règle... Il étudiait toutes propositions, mais ne travaillait pas pour tout le monde. Uniquement pour des clients qui auraient pu eux-mêmes exécuter le contrat, mais dont la position sociale ou les relations qu'ils entretenaient avec la future victime, feraient d'eux d'incontestables suspects.

Ce matin-là, un gitan bien connu des hauts fonds de la pègre lui demandait d'effacer une personnalité. Le coût en sera élevé.

Car effacer un truand en l'exécutant d'une balle dans la nuque est un classique règlement de compte, dissoudre un rebus de la société qui ne manquera à personne est la classique amnésie d'un système, déguiser le meurtre d'une ménagère en accident domestique tout en en écoutant de la musique, même classique, reste classique, mais tuer un homme qui pendant un an a fait la une des médias, était présent dans toutes les conversations, les bureaux, les dîners, les cafés et autres chambres à coucher, relève d'un autre mode que... classique.

Depuis peu il songeait à prendre sa retraite. Serait-ce alors son dernier contrat ? Et après ? Il n'avait aucun ami... Et l'ennui peut-il être abattu ?

Le Vigan prit son aiguille et continua sa broderie en petits points comptés, l'œil de l'animal n'avait pas encore tous les détails qui feraient jaillir la lumière, sa tête multicolore dressée vers le sud.

L'homme était sûrement caché et peut-être protégé. Le Vigan était maintenant satisfait de l'œil droit du Paon, il comptait l'affubler d'un corps de femme couleur cannelle, comme celui qui lui était apparu dans son rêve. Son fils qu'il avait envoyé étudier en Suisse, se moquait gentiment de son penchant pour ce qu'il appelait « *détente et réflexion en brodant* ».

Son fils préférait la chasse à l'arc, camouflé en buisson. A chacun son passe-temps, mais il trouvait son fils bizarre. Le Vigan laissa son ouvrage et se mit au travail.

Coincé dans les embouteillages parisiens, Le Vigan souriait en se caressant la barbe, un tic qu'il avait quand les événements tournaient à son avantage. Trouver la cible est souvent l'étape la plus longue. Pour chaque étape il faut franchir des paliers, accéder aux informations par regroupement, localiser les proches et trouver les dernières personnes susceptibles de l'avoir vue. La piste la plus chaude étant la clinique, il téléphona en se faisant passer pour un fonctionnaire à la commission des comptes de la sécurité sociale. Au directeur, un homme qui paraissait affable, il lui avait raconté qu'une enquête était en cours dans laquelle on suspectait de nombreuses sociétés d'ambulance d'avoir organisé une vaste fraude sur les remboursements des transports aux malades, et que selon un renseignement anonyme, monsieur Taglia aurait pu en bénéficier. Le directeur l'interrompit dans son élan mensonger, en lui expliquant d'abord tout le mal qu'il pensait de Taglia : "*Ce mal inutile*", mais aussi qu'il était parti précipitamment et contre l'avis du chirurgien. Emmené par un ami qui avait signé la décharge et pas dans une ambulance, mais dans un gros 4X4. Le Vigan se tortilla les poils et demanda le contact de cet ami pour vérification, le directeur récita lentement et consciencieusement ce qu'il lisait sur son écran. A la porte de St Cloud, Le Vigan prit la direction des Yvelines. Un palier avait été franchi.

Mué par une peur plus profondément ancrée qu'il ne l'avait soupçonné, couvert de sueur, pris de panique, David jaillit du lit de camp en se passant frénétiquement les mains sur le corps. Il s'aperçut qu'il venait de revivre un énième cauchemar et que personne ne l'avait piqué d'une lame vengeresse. La nuit d'avant, il était au commandement d'une cabine d'ascenseur, rebondissant sur des enfants, hurlant : « *Ce n'est pas de notre faute !* » Une variante de ses tourments. Il s'enveloppa du duvet et vint s'asseoir face à la cheminée, qu'il réalimenta de trois bûches poussiéreuses. Le duvet avait l'odeur du surplus militaire, il venait certainement du même endroit que le lit pliant. Sébastien avait tout organisé, il avait acheté cette maison au Pays Basque, à son nom et sans voisins. Il l'avait trouvée par relation, achetée pour un bon prix à une agence immobilière de Biarritz, un type réglo et discret qui n'avait pas posé de questions. Il rétablit l'électricité, passa un coup de balai, fit quelques aménagements et y emmena David. Sébastien le laissa avec des vivres, des livres, de l'alcool et un téléphone portable en cas d'urgence. Il lui promit de repasser dans quinze jours. David serra Sébastien dans ses bras plus longtemps que lors d'une simple accolade entre hommes. Le 4X4 blindé « ma charrette à V.I.P » comme l'appelait Sébastien, disparut dans un virage bordé d'une envahissante végétation.

Cinq heures du matin, en Novembre, David fit des pompes, but du café, ouvrit un livre, écouta ce qui l'entourait et pleura devant les flammes. Deux jours à tourner des pages, il en avait sa claque. Il posa l'ouvrage de Jérôme Ferrari et partit explorer son environnement. Chaussé de bottes fourrées et d'un Duffel Coat usé, il battait maladroitement les hautes herbes à l'aide d'une branche morte. David voulait sortir du terrain attendant à la maison, un capharnaüm naturel l'en empêchait, il se retourna et regarda la maison qui avait dû être belle et fraîche. Il y voyait un peu de lui, la toiture dégarnie en moins. La lumière de cette fin de matinée était resplendissante. Le vent se leva et les arbres se saluèrent de leurs branches dans un mouvement souple et lent, les feuilles rouges s'alliant aux jaunes. Toutes frémissantes. David avait vu mille splendeurs à travers le monde, des endroits protégés du tourisme et de la respiration des masses, des paysages accessibles qu'aux dominants, des beautés magiques. Il s'aperçut que c'était la première fois qu'il en avait conscience, là, aujourd'hui.

Paul se gara sur le bas-côté du chemin. Un dossier à la main, il gravit les marches de pierres glissantes menant à l'ancienne maison de Mr Jallin. Son poing cogna sur la porte d'entrée. Pas de réponse mais de la fumée qui s'échappe de la cheminée. Un froid qui ne permet pas l'attente décida Paul à pousser la porte. Dans l'entrée, Paul cria s'il y avait quelqu'un ? Il n'y avait personne. Il prit l'escalier et parcourut le premier étage pour se rendre compte que rien n'avait changé depuis sa première visite : La maison était moisie. Les objets sont comme les humains, faute d'amour ils dépérissent. Il chassa cette pensée par une plus réjouissante : Sam avait accepté de dîner avec lui. Il sourit, tant leur dernière rencontre ressemblait à une farce et la réponse favorable à l'invitation qui lui avait faite, tenait sûrement à une simple curiosité de la part de Sam. Ce soir-là, alors qu'il était à l'apéro depuis quatre bonnes heures dans un bar de Bayonne et que Xabi lui racontait pour la troisième fois comment il avait cassé sa planche sur un violent Back Wash, Sam avait surgi, brillante, éméchée, repoussant les hommes qui voulaient accrocher à leur mur un nouveau trophée de femmes désinhibées. Elle s'était collée face à Paul, qui lui s'était vouté un peu plus qu'à l'ordinaire, Xabi avait éclaté d'un rire gras et disparu avec un vieux pêcheur ivre et digne. Paul, à l'aveugle, avait cherché, sur le bar son verre du bout des doigts tout en regardant Sam l'évaluer. Quand il s'était retourné il était trop tard. Son verre s'était renversé sur le bois du comptoir et son contenu dégoulinait en cascade sur le sol. Sauf qu'au lieu de l'atteindre, le liquide ambré avait rempli le fond d'un casque de moto posé par terre. Paul avait remarqué l'air amusé de Sam, qu'il interpréta en un : “ - *On peut pas dire que t'es un chanceux toi...* “

Le propriétaire du casque, un puissant jeune homme avec de la bave aux commissures des lèvres, s'était écrié – *kaxuuuuuuuu*, par deux fois. Il avait ramassé son casque et essayé de l'enfiler de force sur la tête de Paul. Aussitôt, le jeune homme avait senti le poing de Paul s'écraser contre son menton. Une empoignade générale s'en était suivie. Paul avait reconnu Xabi et ses amis qui envoyaient de bon cœur leurs mains à la rencontre d'autres parties anatomiques adverses, il avait aussi vu Sam distribuer des coups de pied, dont un à Xabi, et se promit de ne jamais en parler. La mêlée s'était ensuite transportée dans un mouvement sans harmonie aux limites de la terrasse. Là, le barman, un ancien rugbyman aux oreilles mâchonnées, avait envoyé à l'aide d'une main en forme de pelleuse le casque éponge se fracasser sur le bitume. Il calma tout le monde, car lui, ses claques à la sonorité assourdissante faisaient mal.

Paul et Sam avaient fui à travers le petit Bayonne, courant et hurlant leur plaisir d'être saouls à s'en croire libres. Allongés sur une pelouse ils reprenaient leur souffle, les mains sur le ventre.

- Pourquoi il me parlait de « cachou » ? On se donne des bonbons avant de se battre ici ? Lui avait-il demandé

Elle avait ri, s'était levée et avait disparu en précisant : - Kaxu c'est du Basque, ça veut dire : Attention !

Paul entendit du bruit provenant de l'arrière de la maison. Par une fenêtre, il vit un homme au milieu de la jungle. Il paraissait être une statue tant il était immobile, la tête en l'air, l'homme sursauta en découvrant Paul faisant de la buée sur la vitre. Il prit son bout de bois à deux mains comme s'il voulait le maîtriser. Paul lui faisait manifestement peur et s'imagina même ressembler à un fantôme. Il descendit du premier étage et sortit de la maison. L'homme n'avait pas bougé quand Paul apparut sur la terrasse verdâtre.

Paul brandit son dossier comme un drapeau blanc.

- Excusez-moi, je ne voulais pas vous effrayer, je suis Paul Waldeck de l'agence immobilière ... Paul Waldeck.

Il se sentait mal à l'aise, plus que d'habitude... David le regardait en s'agrippant à sa branche morte. Paul ne savait plus quoi dire pour désamorcer la situation.

- Et alors ?

- Et alors, je voulais voir Mr Sébastien Langlois, le notaire a oublié de lui faire signer des papiers

- Il ne sera pas là avant deux semaines, appelez-le ou envoyez-les lui

- Il ne me répond pas, pas davantage au notaire. C'est pour ça que j'ai tenté ma chance

- Et vous n'en avez pas on dirait. Elle est payée cette maison, alors ?

Son petit ton exaspéré, devient exaspérant... Pensa Paul

- Oui, ce n'est pas la question...

- Alors quelle est la question ? demanda David en fermant les yeux à la façon d'un professeur fatigué de la bêtise d'un élève

Paul se redressa, lentement, comme s'il sentait son corps se réveiller

- Cela pourrait être : Je ne sais pas ce qui m'empêche de vous foutre mon poing dans la gueule ?

- Votre éducation, votre business, la branche que je tiens prête pour riposter, plusieurs réponses sont possibles

David se rappela l'un des conseils de Sébastien : « *Attends qu'il soit à ta portée et frappe le premier, sur le nez.* »

- Ce qui est certain c'est que vous n'avez plus rien à faire ici

Paul grimaça et se passa la main dans les cheveux. Avoir roulé 60 km pour se retrouver face à ce connard lui faisait vrombir des papillons contre les tempes. Il pensa à ce qu'il aurait répliqué avant, quand il déclarait mensonge ou vérité avec un tel aplomb que ses interlocuteurs restaient pour la plupart étourdis, emportés par un débit de mots. Quand il mêlait humour et poncifs tout en veillant à passer la pommade au bon moment, ou quand, s'il le fallait, il dédramatisait la situation en causant du soporifique quotidien, ce précieux allié. Il avait sincèrement aimé maîtriser le langage, ce lien puissant qui peut unir chaque être humain aux autres, aussi bien que métamorphoser les sceptiques en convaincus. Grisé par ce pouvoir en papier, il était devenu une caricature gesticulante et cravatée du vendeur de biens, forçant les transactions sans aucune finesse, ce qui se révéla plus tard être la cause du déclin de ses affaires. Mais ce Paul-là n'existait plus, une violence sourde avait pris sa place, il tourna les talons et s'en alla, les poings serrés.

- Je vous laisse un double des papiers dans la boîte aux lettres

- C'est ça...

David vérifia que l'arrogant s'en allait, puis se cloitra dans la maison fatiguée. Il posa la branche et s'écroula devant le feu. Sa tête lui faisait mal mais moins que les crampes d'estomac qui l'assaillaient. Il n'était pas fier d'avoir éconduit cet agent immobilier, seulement il ne voulait plus de contact avec les autres et encore moins connaître leurs histoires. Rien, fini ! Il ferma les yeux un court moment pour les rouvrir, ne pas dormir ne changerait rien, l'angoisse n'avait pas sommeil, elle veillait sur lui jour et nuit... Comme un cauchemar.

Paul enleva sa combinaison de Surf. Ses mains tremblaient quand il sortit sa serviette du sac bleu. Il se frotta vigoureusement le haut du corps, il regardait Sam et Xabi surfer, faisant glisser leur longboards sous la villa Belza. Xabi aimait surfer les petites vagues de la Côte des Basques aussi bien qu'Avalanche un jour de très gros, quand l'erreur d'appréciation vous fait plonger dans le doute et la panique. Paul enleva le bas de sa combi, il était resté trop longtemps dans l'eau, sa peau était bleue, frigorifiée sous le soleil d'automne. Allongé sur la murette, les yeux clos, il était serein, la mésaventure de ce matin était restée sur la première vague qu'il avait prise, engloutie comme beaucoup d'autres choses quand il surfait. Les contrariétés revenaient mais l'océan procurait le répit que l'on en attendait, comme une pause pour souffler le temps d'une session. *« Le Surf c'est comme une maitresse chaude qui refuse tes demandes en mariage, tu ne peux plus t'en passer, elle te tient par les couilles. »* Ainsi Xabi analysait-il l'addiction au Surf.

Le soir même, Paul recevait Sam. C'est elle qui avait opté pour un diner chez lui. Il en était heureux, mais souffrait encore du mélange de ses émotions, partagé entre l'érection de son envie et l'envie de disparaître avant qu'elle ne frappe à sa porte. Ce qu'elle fit en imitant les miaulements d'une chatte. Paul se dit que quoi qu'il arrive, le sens de l'humour de Sam devrait le sauver du bide si jamais son mal de vivre surgissait comme une vague scélérate. D'un coup, ses angoisses suffocantes pouvaient étouffer sa décision toujours fiévreuse d'en finir avec elles.

La conversation tourna autour de l'océan, des vagues, du Surf, du troupeau de touristes toujours plus envahissant qui les nourrissait et de Xabi qu'ils aimaient.

A la fin du repas, elle lui posa une question essentielle pour elle sur un ton badin, il regarda son verre et lui resservit du Patxaran en lui souriant sans répondre. Elle était heureuse et pompette, et si belle, pensa-t-il. Il était tard, sur le palier elle réitéra sa question :

- Des enfants, cela donne du sens à la vie, tu ne crois pas ?

Sur ses lèvres, elle posa les siennes.

Sébastien reconnut son rasoir à manche de nacre, mais pas l'homme qui le tenait contre la joue de son fils. En revenant du Pays Basque, Sébastien avait récupéré Thomas chez son ex-femme. De retour à la maison, Thomas monta jouer dans sa chambre, Sébastien s'assit dans son fauteuil, retira ses chaussures, ouvrit un journal et s'assoupit. Quand il se réveilla sa tête lui faisait mal et ses membres étaient entravés par des menottes. Un homme, ganté et barbu, tenait Thomas par les cheveux et comme lui du scotch lui barrait la bouche. Comment tout cela était possible ? Avec le système de sécurité ultra sophistiqué qu'il s'était fait installer.

Le Vigan lui demanda :

- Savez-vous où se trouve David Taglia ? Sébastien fit mine d'être surpris par une telle question. D'un geste vif, Le Vigan passa le tranchant de la lame sur l'épaule de Thomas, le tissu du sweatshirt aux motifs d'un héros masqué s'ouvrit en deux, laissant apparaître du sang envahir les fibres. Malgré l'adhésif, les cris de Thomas percèrent le cœur de son père. Plus tard, détenant sa réponse, Le Vigan ressortit par là où il était entré, le point faible de la maison, le garage.

Sur la route, Le Vigan téléphona à son fils, en Suisse, pour lui proposer de venir le rejoindre à Biarritz afin qu'ils passent quelques jours ensemble, son rejeton refusa poliment prétextant une compétition de ski inter écoles où il serait mal vu de s'y soustraire. Le Vigan insista sur le fait qu'il passerait plus de temps avec lui que sur son métier à broder, mais rien n'y fit. Peut-être plus tard, ils iraient en Espagne. Il l'embrassa chaleureusement et raccrocha. Le fossé entre lui et son fiston ne faisait que s'agrandir, ce qu'il jugea comme être la fin d'une illusion, celle d'avoir le seul associé digne de confiance.

Le Vigan avait mal au dos. D'ordinaire, il s'arrangeait pour que ce soit les futurs cadavres qui creusent leur trou, mais là il s'était méfié de ce grand gaillard et de sa phobie de la sécurité. Il aimait, quand il en avait le temps, fouiner chez les gens, étudier la façon dont ils vivaient, découvrir leurs petits secrets, leurs cachettes, comme les armes dissimulées dans la salle de bains de Langlois. Avant de l'assommer il l'avait observé, avachi dans son fauteuil douillet, là, sans défense, inoffensif et vulnérable, Le Vigan avait eu le sentiment de partager un moment d'intimité avec cet homme. Dans un réflexe de prélude au sommeil, la main de Sébastien avait sursauté, Le Vigan avait frappé.

Il s'arrêta à Bordeaux pour faire une sieste et repensa à son fils qui apprenait la finance internationale entouré de jeunes nantis comme lui, théorisant sur l'évolution des marchés tout en programmant leurs week-ends chargés en compétitions sportives de tout genre. Enfin, c'est ce que son fils lui racontait, et lui-même était bien placé pour savoir que le mensonge, s'il n'était pas génétique, devait être par atavisme familial plus simple à son contact.

Le Vigan se souvenait du jour où il avait menti pour la première fois et pas un des nombreux petits mensonges qu'il distillait toute la journée pour vérifier la crédulité des gens, non, le vrai mensonge, celui qui engage véritablement son auteur, qui peut, s'il est découvert, le propulser vers un destin dramatique. Il datait du temps de la ferme près de Grenoble, celle où il avait dû partager l'amour de ses parents avec ses deux frères et sa sœur. Petit, Le Vigan jouait à ressembler à son papa, un homme puissant qui arrachait des souches d'arbres avec ses mains et qui tous les dimanches protégeait la cage des buts de l'équipe de football du canton.

Un héros sans masque, taiseux et juste. La spécialité "artistique" du père, (mais personne n'employait ce mot autour de lui), était la sculpture sur paraffine, principalement celle de scènes de la vie rurale. La statuette préférée de Le Vigan, le représentait sur un pur-sang noir et brillant lors d'un saut d'obstacle. Et bien que les seuls chevaux sur lesquels Le Vigan soit monté, étaient des braves bêtes de labour, il avait passé des heures à contempler le travail minutieux de son père, il aimait qu'il lui ait fait des cheveux longs et l'air intrépide de ceux qui ne doutent pas.

Le Vigan avait treize ans et comme tous les jeudis il aidait son père au champ, ses frères étant trop jeunes. Il était souvent seul avec lui. Il apprenait le maniement des engins agricoles et il adorait ça, être assis à côté de son père sur le tracteur rouge et or tirant l'épandeur d'engrais. C'était le jour que son père avait choisi pour lui avouer que ses parents n'étaient pas ceux qu'il croyait. Ses parents, "les vrais" (c'est lui qui l'avait dit le premier), l'avaient abandonné à sa naissance et il ne devait pas leur en vouloir car on ne savait jamais quels tourments poussent une mère à abandonner son enfant de six mois devant une gendarmerie.

Sans jamais quitter des yeux le sillon qu'il suivait, il lui expliqua que "maman" ne pouvait pas avoir d'enfants alors ils s'étaient proposés pour recueillir ce petit, seul au monde.

« *Puis Maman a pu... tes frères et ta sœur se sont succédés, et nous t'avons élevé comme notre fils, d'une manière égale, tout pareil* ».

Non ! Pas tout à fait, pensa Le Vigan qui était en colère et qui avait tourné la tête vers le levant pour que son "papa" ne voit pas à quel point il était bouleversé. Il était surtout vexé. Le Vigan avait toujours estimé qu'il était plus malin que ses copains, ses professeurs et bien sûr que de ses "parents quasi illettrés", et là, il s'aperçu qu'il n'avait rien vu venir, pas un indice...sauf qu'à bien y penser, tout devenait clair, il se rappelait des petites humiliations, de toutes les corvées mal partagées entre lui et le reste de ses "frères" : La part de gâteau la moins grosse, toujours. Les embrassades, rarement pour les autres mais jamais pour lui, même s'il en avait tiré une certaine fierté car c'était la preuve que ses parents le prenaient et depuis longtemps, pour leur égal. Les câlins étant pour les petits, les faibles.

Sa voix résonnait dans sa tête : "Tous des menteurs" Il n'avait pas écouté le reste de la confession, quelque chose s'était transformé en lui, quelque chose d'enfoui, qui ne demandait qu'à sortir et se développer, pas un mal, mais un bien, car désormais seul au monde, sa douleur devint comme le cheval de la sculpture, un moyen de franchir les obstacles.

L'orphelin sécha ses larmes et se tourna vers l'imposteur, qui n'était plus dans la cabine mais allongé sous le tracteur, il demanda à son fils de le faire reculer. Le Vigan fixait le ciel et ses nuages en mouvement, quand il appuya sur l'accélérateur après avoir enclenché la marche avant. Sans soubresauts, il écrasa l'homme qui lui avait menti. Il pensa à ce moment-là que l'agriculteur n'avait jamais été aussi proche de sa terre. Il se sentit bien et trouva cela ni juste ni mauvais, il se devait juste de le faire. C'était profondément le début de quelque chose.

Contrairement à l'homme qui l'avait élevé, il n'avoua pas, car de son point de vue si fautive il y avait, il en était la victime. Il raconta, en reniflant, qu'il était sur l'épandeur occupé à recalibrer la vis sans fin alors que son papa vérifiait l'attache de l'attelage Massey Harris moteur en marche, et pour une raison qu'il ignorait le tracteur avait avancé sur cet homme que tous pleuraient. Ce fut là son premier "vrai" mensonge.

Le Vigan sortit de l'autoroute à Bayonne et suivit la route que lui indiquait son navigateur. Il ne doutait pas que l'adresse que lui avait donnée Sébastien était la bonne. Un père ne ment plus quand il s'agit de sauver la vie de son fils. Arrivé à Estérençuby, il attendit le coucher du soleil puis patienta encore deux heures durant lesquelles il ne vit personne. Il enfila des gants, descendit de sa voiture et se dirigea vers la seule maison qu'il y avait aux alentours, "*une maison en piteux état*", pensa-t-il. Il contourna la maison, grimpa un mur, passa de l'autre côté et atterrit accroupi devant un cabanon fatigué. Sans bruits, il s'approcha d'une fenêtre aux volets ouverts, regarda à l'intérieur de la maison, puis doucement s'abaissa et disparut. David ne s'aperçut de rien et continua à manger tout en lisant à la lumière des bougies. Le Vigan remonta dans sa voiture et prit la direction de l'Espagne. Il venait de franchir deux étapes : l'homme qu'il avait vu était bien la fiote de la télé et il savait comment il allait le tuer. En attendant, il voulait qu'une superbe pute lui caresse la barbe, le tout devant un gin tonic.

Sam, venue ouvrir son Surf Shop découvrit deux adolescentes, très impatientes, l'attendre devant. Elles venaient acheter la même combinaison que l'élégante surfeuse Kassia Meador, celle qui les éblouissait comme aucune autre. Les économies d'une saison de travail allaient y passer. Pendant l'essayage, Sam observait les filles qui plaisantaient à grands renforts de gesticulations comme à chaque fois qu'on enfile le néoprène.

Sam s'imaginait à leur âge, sauvage et insolente, souvent révoltée et sans jamais être épanouie autre part que dans l'océan à surfer, ou sur un bateau à pêcher avec sa bande de fous furieux. Plus tard il lui fallut d'autres jeux pour échapper au réel. Son frère avait les livres, elle, un corps fait pour l'amour couplé à un tempérament de marin en bordée, qui l'entraînèrent inévitablement vers les plaisirs nocturnes, changeant de lieux et d'hommes comme on passe d'une vague à l'autre, peu importe la direction pourvue qu'elle soit longue et bonne.

Hélas, l'alcool et les nuits trop blanches, laissent sur le visage une note à payer. Un après-midi devant son miroir rond, Sam eut du mal à se reconnaître. Ses traits étaient enflés, tirés vers le bas comme si elle grimaçait. A vingt-huit ans, l'accélérateur de vieillissement était en marche et cela lui provoquait une angoisse épaisse comme une gauche à Teahupoo.

Elle s'étala crèmes et potions sur la peau, but du lait de soja et essaya toutes les purifications corporelles possibles, mêlant fruits et légumes, pilules et remèdes de sorcière, thé vert et détoxification en tout genre... mais continua de se coller des uppercuts alcoolisés avec plein de bonnes raisons de ne pas s'arrêter.

Malgré tout, la métamorphose était en marche. Sam ne pouvait pas vraiment dater le jour où elle avait pris la décision de descendre moins profondément dans la nuit stupéfiante.

Un peu avant de rencontrer Paul... Elle comprit qu'elle avait le choix.

Elle préféra se respecter et s'imposa des règles : rentrer à la maison avant de ne plus pouvoir vomir et ne pas tout prendre les yeux fermés, la langue sortie, le cœur au galop.

Elle voulait ralentir le futile et vivre l'essentiel. « *Ta conscience est à l'heure* » lui avait soufflé Xabi.

Au début, elle s'ennuya à mourir.

Sam les laissa s'amuser devant les miroirs. Elle avait le nez collé sur la vitre de la porte d'entrée à guetter sa révolution sentimentale. Paul et elle ne se quittaient plus, l'alliage avait pris lors du fameux diner. Sam se révéla être une femme patiente et lui un homme en voie de guérison, il affichait un visage que personne à Biarritz ne lui avait connu, seul son regard inquiet pouvait encore le trahir, car au fond de lui, il redoutait maintenant que tout s'arrête brusquement.

Il lui apparut au coin de la rue, avançant d'un pas léger, l'air moins chiffonné qu'avant.

Son homme à elle. Paul lui sourit en entrant dans l'agence, Sam lui tira la langue qui s'étala sur la vitre. Xabi entra dans son Surf Shop au même moment et manqua d'assommer sa sœur.

- Ho Sam ! Tu fais quoi ?

- Je fais les carreaux et toi ?

Ils étaient face à face et se ressemblaient au-delà de la fibre familiale. Ils aimaient profondément la nature et le naturel chez l'homme. Xabi salua les deux jeunes filles qu'il connaissait de vue, " Les junkies de l'océan", toujours partantes pour être à la mode et le plus souvent possible dans l'eau, les mecs après, même si l'après se pense tout le temps.

- J'amène Paul surfer à Ste Barbe

- Ah ouais ? Bah non Xabi, c'est moi qui l'amène... C'est mon mec

- C'est surtout ton jour de taf
- Sauf si tu me remplaces
- Et pourquoi je le ferais ?
- Parce que je te le demande et que tu sais qu'il faut être gentil avec moi
- C'est mince comme argument ma puce
- Et si j'appelle ma copine Eugénie pour quelle vienne te tenir compagnie ?
- Nini ? Et mon envie grossit !
- Calme-toi. Je finis avec les sirènes et je l'appelle

Elle fit des grands signes à Paul pour qu'il la voie lever ses pouces en signe de victoire.

Paul et Sam étaient en train de caler leurs planches dans le van, dans la rue, près de l'agence de Paul, et sous l'œil de Xabi qui attendait Eugénie...

- Tu es sûr que tu n'auras pas froid sans tes chaussons
- Peut être Sam mais je suis trop mal à l'aise avec
- Je comprends, mais l'eau est froide...
- Avec toi dedans ça va la réchauffer
- Ce genre de réflexion me donne envie de te galocher monsieur
- Ça doit être pour ça que je l'ai dit.

Droite, face à Paul, Sam sortit sa langue et s'avança vers ses lèvres, les yeux fermés. Mais celui-ci bien qu'ayant fortement envie de s'y coller, détourna la tête, muet devant ce qu'il voyait. Sam ouvrit les yeux, outrée.

- Tu es lourd, tu le sais ?

Paul ne l'écoutait pas, il regardait par-dessus son épaule. Elle sut qu'il s'y passait quelque chose d'étonnant, que Paul ne comprenait pas. Elle se retourna pour voir.

- Tu le connais ?
- C'est l'abruti de la maison d'Estérençuby
- Tu ne m'avais pas tout dit...

Remontant la rue en chaussettes trouées, habillé d'un caleçon avec un plaid brûlé jeté sur ses épaules. David Taglia, frigorifié, leva une main sale en guise de présentation.

Xabi avait fermé son shop, traversé la rue et debout dans un coin de l'agence observait ce type qui ne lui était pas inconnu. Paul servit du thé à tout le monde. David Taglia rhabillé par Xabi était paré pour les sports d'hiver, les étiquettes des prix pendouillaient au rythme de ses frissons comme des décorations de Noël sur un sapin.

- D'abord, monsieur ?

- Paul Waldeck,

- Et vous ?

- Paul, je voudrais que vous acceptiez mes excuses pour la façon dont je vous ai reçu l'autre fois

Paul lui sourit.

- J'accepte ! Parce que moi aussi j'ai des sautes d'humeur et qu'en ce moment je suis particulièrement aimable. Je pourrais dire oui à beaucoup de choses...

- Sans déconner ? Releva un Xabi énigmatique

- Oublions ça, dites-moi plutôt ce qu'il vous arrive ?

- La maison a brûlé

Paul regarda Sam qui ne quittait pas Taglia des yeux

- Je dormais profondément, le premier étage était en train de s'effondrer et je n'ai eu que le temps de sauter par la fenêtre du rez-de-chaussée. Je n'ai pas cherché à comprendre

- D'où est parti le feu ?

- Je ne sais pas. Peut-être un court-circuit ? En tout cas il n'est pas parti de là où j'étais, on peut donc éliminer mes bougies, mes cigarettes et le feu de cheminée.

- Peut-être cela venait-il du conduit, au premier étage ? Qu'ont dit les pompiers ?

- Je ne les ai pas attendus

- C'est normal, nous comprenons tous. Dit Sam, l'air profondément désolé

- Qu'est-ce qui est normal ? S'étonna Paul

- Normal par rapport à ce qu'il est. Renchérit Xabi en guettant dehors si Nini la promesse d'une bonne journée se décidait à venir

- Je ne comprends pas. Il est quoi ? Je ne sais toujours pas votre nom d'ailleurs

Sam et Xabi se concertèrent du regard sur l'air de : " *C'est nous ou il est con ?*".
Xabi demanda quand même...

- Vous êtes David Taglia ? Le David Taglia ? Pas un sosie ?

- Oui c'est moi

- Sauf votre respect, c'est un putain de mauvais Karma que vous vous traînez là monsieur Taglia

Que pouvait-il répondre ? Cela semblait tellement vrai. Après la déchéance, l'abandon, la prison, la violence, l'hôpital et maintenant le feu. Il ne se rappelait plus grand chose de ses leçons de catéchisme, seulement des histoires de châtements qui frappent en général par dizaines. Il se demandait combien il lui en restait ?

- Vous vous connaissez ? Demanda Paul égaré, cherchant là où il avait sauté une étape.

- Paul ! Réveille-toi ! Il passait à la télé tout le temps. Après il y a eu toutes ces histoires. L'ascenseur, le procès, le dingue au couteau. Vous êtes allé aussi en prison, hein ?

- Tu ne sais vraiment pas qui c'est ? Sam s'attendait à ce que Paul leur dise qu'il les faisait marcher, mais non il avait l'air sincère. Par contre elle, elle l'avait tout de suite reconnu. Un beau mec avec beaucoup de "chien", difficile à classer. Mais qui ne laissait pas indifférent. Quand il y avait eu ce déchainement après lui, Sam et comme beaucoup de ses amies avaient trouvé ça juste dégueulasse.

Paul se rapprocha de David

- Non, je ne le reconnais pas, je ne regarde pas la télé, des journaux je ne lis que les annonces immobilières et depuis peu j'achète des revues de Surf. Voilà mon seul intérêt pour les médias

Xabi lui fit un clin d'œil.

- Je me suis justement enfui pour échapper aux journalistes, beaucoup de ces gens-là n'ont pas de scrupules et ma cote vaut encore un prix intéressant dans la rubrique des loosers. Par réflexe, j'ai pris les papiers que vous m'aviez laissés dans la boîte aux lettres, c'était le seul moyen que j'avais de vous retrouver. J'ai erré dans la nuit sans voir personne. Je suis tombé sur des jeunes qui ont bien voulu m'amener à Biarritz, je pense qu'ils m'ont pris pour un fou, ils n'avaient pas l'air très net non plus. Voilà ma nuit, ce n'est pas brillant. Que puis-je dire d'autre ? Merci de m'accueillir. Je vous demanderai juste de ne pas en parler autour de vous, j'ai besoin de me poser quelques heures avant les questions. Il faut que je contacte Mr Langlois, il m'aidera.

Xabi fit le geste de se couvrir les lèvres. Sam se leva, resservit du thé à David qui regardait Paul réfléchir. Celui-ci se redressa comme il avait pris l'habitude de le faire quand une situation réclamait son implication.

- On ira surfer une autre fois. Venez, on va chez moi, vous pourrez vous changer et prendre une douche. Pendant le chemin vous me raconterez votre histoire

- Vous habitez loin j'espère, elle est un peu longue

- Quand c'est bien raconté ça passe vite.

David but son thé accroché à sa tasse comme un noyé à sa bouée.

Le Vigan n'avait pas envie de se tripoter les poils de la barbe.

Il aurait davantage préféré écarteler une mâchoire, en faire craquer une l'aurait sûrement calmé, même s'il savait qu'il n'avait plus la même puissance que celle du temps où son sang battait fort et vite dans ses veines. Un souvenir récent, obsédant et humiliant d'un combat qu'il avait perdu contre un automobiliste impoli dans un parking souterrain avec trop de monde pour sortir une arme lui revint à l'esprit. Il s'était fait corriger comme jamais cela ne lui était arrivé, pas même au début de sa carrière de mauvais garçon.

Le Vigan était fou furieux d'avoir trouvé au petit matin, les pompiers, les flics et tous ces péquenauds autour de la maison de Taglia. Cela faisait deux jours qu'il préparait l'ultime étape : la mise à mort.

La veille, il s'était introduit dans la maison pendant que la cible écoutait de la musique au casque. Il avait imbibé généreusement tous les aliments et liquides du frigo de Narcozol, un outil de travail qui préparerait la cible à être docile. Puis, il était revenu cinq heures plus tard pour finaliser son plan : le suicide de David Taglia.

D'abord l'attacher et le réveiller de son semi coma.

Ensuite pour qu'il réalise qui commande : le faire souffrir sans laisser de traces, en appuyant là où ça fait mal. Il se résignerait au fait qu'il est seul au milieu de rien et que ni ses cris, ni ses gesticulations ne changeront cela. A l'homme brisé, il lui aurait fait écrire sur la page de garde d'un livre des aveux complets, pourquoi à cause d'une sombre histoire de drogue et de chantage il avait tué Sébastien Langlois et son fils, pourquoi désespérant de la vie il se donnait la mort. A la fin de sa pathétique confession, il demandait pardon à son public et à Clémence (un nom que Le Vigan avait trouvé en enquêtant sur Taglia). Une overdose de somnifères mélangés à de l'héroïne particulièrement pure et beaucoup d'alcool pour faire glisser le tout, éliminerait de façon définitive le problème du " Voyageur ". Voilà comment cela aurait dû se passer.

Le Vigan dépassa la maison fumante sans ralentir, quelque chose avait mis du désordre dans son plan et il n'aimait pas ça. En touriste inquiet qui avait besoin d'être rassuré il téléphona aux pompiers. Le feu était circonscrit et aucun corps n'avait été trouvé dans les décombres et la cause de l'incendie paraissait accidentelle. Il retourna dans la chambre d'hôtel qu'il avait louée à St Jean Pied de Port.

Il aurait aimé réfléchir en brochant, mais au lieu de cela il regardait de derrière sa fenêtre les cars vomir des touristes fatigués venus s'ajouter à d'autres consommateurs hagards.

Pour se calmer il s'imaginait être un sniper en position de tir et faire tomber, un par un, ces gens qui venaient pour photographier les panoramas avant de les regarder.

Taglia s'était enfui et il ne s'était sûrement pas réfugié chez un voisin.

Le Vigan n'avait plus qu'à espérer qu'il essaye de contacter Langlois sur son téléphone portable. Une sérieuse probabilité étant donné les rapports étroits entre les deux hommes.

Il regardait le portable de Sébastien Langlois se recharger sur une table en bois patiné par des coudes étrangers.

Paul ne put s'empêcher de frémir quand Taglia sortit de sa salle de bain. Les cicatrices étaient l'illustration de sa douleur, comme si le sort qui s'acharnait sur lui réclamait des preuves visibles de son passage.

Sam et Paul étaient restés longtemps dans la voiture à écouter David. Il leur raconta sa descente aux enfers, en détail. Et comme pour un feuilleton, il marquait une pause entre chaque épisode de sa sombre histoire. Sam avait les larmes aux yeux, elle trouvait son récit poignant. Elle voyait Taglia au milieu d'un manège tournant à toute vitesse et tout ce qu'il avait construit s'éparpillant comme les débris d'une explosion. Paul observait cette femme. Elle était sensible, aimante, compréhensive. Mais contrairement à David Taglia, et même pour elle, il n'arrivait toujours pas à raconter son injustice.

Il sentit l'odeur, suave et délicate de sa compagne. Réveillant par la même ses sens et prouvant que si pour lui les mots ne venaient toujours pas, sa résurrection était-elle, par contre bien réelle. Il lui prit la main pour se rassurer de la fragilité des choses.

David avait appris le numéro de téléphone par cœur, au bout de la quatrième sonnerie le répondeur se déclencha.

- C'est David. Peut-être as-tu essayé de me joindre. Je n'ai plus le téléphone que tu m'as laissé, je t'expliquerai. Je suis actuellement à Biarritz chez Paul Waldeck, à qui tu as loué la maison. Rappelle-moi sur son portable, tu dois avoir le numéro qui s'affiche. Bye.

Le Vigan écouta le message et nota le numéro. Il chercha l'adresse de l'agence, tout en se faisant la réflexion que le code pin que lui avait volontiers donné Langlois en même temps que son téléphone, correspondait certainement à la date de naissance de son fils.

Il régla sa note et se rendit à la cité balnéaire si chère aux vieilles peaux.

Le Vigan n'aimait pas les vieux, il les trouvait lents et inutiles.

Il écoutait une méthode pour apprendre l'Espagnol quand il se gara en face de l'agence immobilière. En descendant de sa voiture, il manqua de glisser sur un trottoir gras dû à la pluie qui s'abattait depuis une heure sur la cité du surf. L'agence était fermée.

Le Vigan évita un parapluie de la taille d'un parasol, releva le col de son imper et retourna dans sa voiture pour téléphoner à Paul Waldeck.

Il avait du mal à articuler certains mots ibériques, mais il s'appliquait. Il avait pris une décision importante : après cet ultime contrat il partirait s'installer dans le sud de l'Espagne. Un homme qui devait être Paul Waldeck ouvrit l'agence. Le Vigan compta jusqu'à trente en Espagnol avant de sortir de sa voiture.

Paul avait quitté Sam avec regret. Taglia se reposait. Un client lui avait fixé un rendez-vous de dernière minute. Il vit rentrer dans son agence un homme, grand, distingué, barbu, âgé d'environ 50 ans, aux cheveux ras et habillé d'un costume noir. Il l'invita à s'asseoir.

- Je cherche pour mes vieux jours une maison à acheter dans la région

- Vous êtes au bon endroit. Monsieur ?

- Bayeux, François Bayeux.

- Parlez-moi de votre budget Mr Bayeux et du genre de bien que vous aimeriez acquérir

Xabi fit irruption dans l'agence en soufflant et en s'excusant.

- Paul, je me tire. La copine de Sam a déclaré forfait et avec ce temps pourri il n'y a personne pour acheter

- Moi. Je vais acheter une maison à votre ami, pour m'abriter... Dit monsieur Bayeux

Xabi ne trouva pas ça drôle et ignora ce type qui ressemblait à Sigmund Freud.

- Je vais chez toi rejoindre les autres, à ce soir Paul...

Paul s'aperçut que Mr Bayeux s'impatientait.

- Je vous écoute.

- En fait je n'ai pas vraiment d'idées arrêtées, ni même de budget défini d'ailleurs. Disons que j'aime le calme et les grands jardins isolés. Mais j'aimerais surtout que nous puissions commencer les visites au plus tôt. Je ne suis pas encore à la retraite et j'ai beaucoup à faire.

Dans sa voiture et accompagné de son client, Paul repensait à l'idole déchue. Mr Bayeux lui parlait de la pluie et de l'inutilité de s'en plaindre, Paul ne renchérit pas sur ce sujet détesté. Il lui fit visiter une maison avec piscine couverte et tonnelle fleurie hiver comme été. Paul trouvait ce client différent des autres, il ne posait aucune des questions habituelles, comme celle sur l'exposition au soleil ? Ou sur d'éventuels permis de construire du voisinage ? Le Vigan demanda à en visiter une autre, puis une autre encore et la nuit tomba sur le Pays Basque. Ils se quittèrent devant l'agence.

Le soir chez Paul, Xabi et Sam préparaient le repas pendant que David regardait les informations à la télévision. Paul lui dit que les gendarmes avaient laissé un message pour qu'il lui donne le nom du nouveau propriétaire de la maison brûlée. Il n'avait pas rappelé, mais il faudrait qu'il le fasse. David ne sut rien répondre. Il était amorphe, incapable de réfléchir, ne voyant aucune issues positives à tout cela. L'angoissante question qu'il s'était posée à l'hôpital: savoir si tout cela en valait la peine ? reprenait vie.

Il laissa échapper des larmes quand il s'imagina de nouveau soumis à l'acharnement du monde. D'avoir libéré son esprit et cela de façon plus intime qu'avec Sébastien, l'avait dévasté. Soudain il avait pris conscience de la masse de désespoir qu'il avait emmagasiné depuis ce jour où dans ce hall d'immeuble il avait tué ce vieux monsieur et indirectement sa femme. Il ne supportait plus ces visions, il était oppressé et suffoquant. Il était coupable. Il se leva et partit respirer dehors, sous l'auvent de la maison.

Le Vigan n'en espérait pas tant. D'abord, il avait été soulagé de ne pas entendre de chiens aboyer. Les chiens qui gueulent attirent l'attention. Ensuite, la cible venait de lui confirmer qu'il avait suivi la bonne piste. Debout, caché par un arbre, surveillant la maison de Paul Waldeck. Il trouvait que cet homme avec qui il avait passé l'après-midi afin de le surveiller de près, lui rappelait par certains aspects son fils, aimable et travailleur avec un soupçon de mystère, et Le Vigan aimait les mystères, ils étaient comme les mensonges, ils produisaient l'adrénaline. L'hormone pour laquelle Le Vigan sacrifiait tout et tous, car s'il voulait revivre l'immoralité il lui fallait puiser dans la mère nourricière, qui pour exister, l'ogresse, en réclamait toujours davantage. C'était une histoire sans fin et il ne la souhaitait pas pour son fils. En attendant il allait tuer.

David revint devant la télévision sans la voir. Il se prit la tête entre les mains, Paul lui demanda si ça allait ? David n'eut pas le temps de lui répondre que non, on frappait à la porte. C'était Mr Bayeux. Il s'excusait, mais il pensait avoir perdu son portefeuille dans la voiture de Paul, il aurait glissé. L'étourdi le retrouva vite et Paul lui demanda comment il avait eu son adresse ? Le Vigan répondit que l'on trouve tout, il suffisait de chercher au bon endroit. Le faisceau lumineux de la torche de Paul marquait la dureté de son regard. Paul l'invita à venir boire un verre. Quand ils entrèrent dans la maison David n'était plus devant la télé. Sam et Xabi avaient pris sa place. On donna un verre de vin blanc à Mr Bayeux, ils s'assirent et commencèrent à discuter du bon goût dont faisait part Mr Bayeux à venir s'installer au Pays Basque. Xabi restait mutique et de mauvaise humeur. Discrètement, Paul demanda à Sam ce que faisait Taglia ? Elle lui répondit qu'il était dans sa chambre, essayant de joindre son ami au téléphone. Mr Bayeux était courtois, presque apaisant. Et même Xabi qui ne l'appréciait manifestement pas, commença à tendre l'oreille quand Mr Bayeux, qui était dans le secteur bancaire depuis toujours, parla de son engagement pour la cause humanitaire et la défense des peuples. Par choix personnel et pour donner un sens à sa vie, il se disait actuellement directeur général d'une banque permettant d'octroyer des crédits aux pauvres, un concept venu du Brésil, pays qu'il adorait. Xabi aussi. Ils entamèrent une conversation enthousiaste, mêlant la culture de la plage, le Surf et la promesse d'un monde meilleur. Paul se leva et entra sans frapper dans sa chambre. Il trouva David sous une lampe de chevet à regarder sans bouger le téléphone portable qu'il tenait entre ses mains. Il paraissait perdu dans ses affres et surtout vieillir en accéléré. Paul frissonna et laissa entrouverte la porte de sa chambre donnant sur le salon où Xabi, enflammé, ne s'arrêtait plus de parler. David remercia de nouveau Paul pour l'avoir accueilli et lui promit qu'il irait s'expliquer avec les gendarmes à la première heure, le lendemain matin. Paul lui répondit que ça ne pressait pas. David composa le numéro de Sébastien, Paul resta adossé contre le chambranle de la porte, un pied dans la chambre, un autre dans le salon. Il regardait Mr Bayeux très attentif à ce que Xabi lui déclamait, Sam ponctuait leur conversation par des plaisanteries sur l'attraction des fesses féminines brésiliennes dont son frère était la victime. Une sonnerie de téléphone retentit. Le Vigan ne réagit pas tout de suite, puis il s'aperçut que cela provenait de sa poche, il s'excusa et sortit le portable pour regarder qui l'appelait. Il laissa sonner et remit l'appareil dans sa poche. Paul fut surpris de la synchronisation entre l'appel de David et la sonnerie qui venait de la poche de son client. Il demanda à David de raccrocher et de recomposer le numéro, comme ça, pour voir. David tomba directement sur le répondeur de Sébastien Langlois. Paul acquiesça, puis demanda à David de refaire ce numéro, encore pour voir... Le téléphone de Mr Bayeux sonna, Xabi interrompit son débit, Sam resservit à boire à tout le monde et le Vigan leva ses yeux sur Paul. Le même regard que dans la voiture. Puis il se mit à rire, une vraie crise d'un rire qui n'était en rien communicatif, plutôt crispante pour les autres. Il séchait ses larmes à l'aide d'un mouchoir blanc. Paul ferma la porte de la chambre en laissant Taglia dedans. Le Vigan qui lâchait encore quelques hoquets, sortit un objet de sa poche qui n'était pas un téléphone et le garda coller contre sa paume. Il remercia tout le monde pour cette enthousiasmante conversation. Xabi, un peu gêné par le spectacle de cet homme qui venait de se transformer en gamin hystérique se leva et lui tendit sa main. Paul se rapprocha d'eux. Le Vigan prit la main du Surfeur et l'attira brusquement vers lui, Xabi n'eut pas le temps d'être surpris que Le Vigan le frappa violemment avec une matraque de cuir, en forme de queue de castor. La tête de Xabi s'enfonça entre ses épaules, son corps tomba lourdement sur le canapé, inerte. Sam fit un bon en arrière en appelant son frère, mais déjà Le Vigan braquait un automatique dans sa direction.

- Vous restez calme et tout se passera bien. Sors de là Taglia ! Toi la fille tu t'assois ! Paul tu es gentil tu te poses à côté d'elle. Je vais vous expliquer.

Paul s'avança vers le canapé dans un grand silence

- Taglia si tu ne viens pas, je casse les dents de la fille. Paul ! Viens t'asseoir

Paul s'arrêta net et fit demi-tour, ignorant la mise en garde il entra dans sa chambre et en ressortit avec David. Ils allèrent sur le canapé. David dévisageait Le Vigan pour voir s'il lui était familier.

- Je suis là, qui êtes-vous ?

Le Vigan ne répondit pas et gifla subitement Paul avec le canon de son pistolet. Tous crièrent leur surprise. Paul se protégeait la tête, sans esquissait le moindre signe de rébellion.

- Paul, si je te dis de t'asseoir, tu ne vas pas faire autre chose entre temps, tu t'assois.

Sam ne bougeait pas, elle regardait avec compassion la tempe saignante de son amoureux. Le Vigan les tenait tous les quatre en ligne de mire

- Soyez attentif. Vous obéirez et vous ne me poserez pas de questions, si vous respectez ses règles, je ne vous ferais aucun mal. A qui est le Ford rouge dehors ?

Sam leva la main.

- Donne les clés à Paul

- Elles sont dessus

Le Vigan se rapprocha du support mural sur lequel était posée une planche de Surf. Il ôta le Leash et le jeta sur le canapé

- Tu attaches les mains de ton frère dans le dos, je vérifierai et si jamais je pense qu'il peut défaire ses liens je déraille ton mec

Sam, aidée de Paul, entravèrent Xabi. David prit la parole sans énergie.

- Si c'est moi que vous êtes venu chercher, laissez les partir...

- Fais-toi discret la vedette, si on en est là c'est effectivement par ta faute... Maintenant taisez-vous.

Sans quitter le canapé des yeux, Le Vigan arracha le fil électrique d'une lampe posée sur un bureau. Il le déposa sur les genoux de Sam qui faisait son possible pour éviter le regard de ce type tout droit sorti d'un cauchemar.

- Attache- le aussi ! Dit Le Vigan en désignant Taglia.

David qui regardait Xabi souffrir, tendit ses poignées à Sam.

- Levez-vous, on va faire un tour. Une vingtaine de kilomètres. Paul tu vas conduire le van et me suivre. Sam, tu conduis ma voiture, avec moi comme passager. Paul, si tu me perds, je balafre Sam. C'est clair pour tout le monde ?

Dans la main gauche de l'orphelin apparut le rasoir de Sébastien. Le Vigan l'agita devant la surfeuse car il le savait par expérience, l'objet terrorise. Ils ne firent pas exception. Sam aida son frère à se lever, et tous se mirent à marcher vers l'inconnu.

Paul tremblait quand il démarra le vieux van. A l'arrière, David et Xabi étaient assis dos à dos, pieds et poings liés ensemble, au milieu des combinaisons, des cannes à pêche et des cadavres de bouteilles. Xabi au visage enflé, gémissait.

Le Vigan installa Sam au volant de sa voiture.

- Sam, tu roules normalement. Pas de coups de freins brusques, pas d'appels de phares, ni de klaxon et autres signes de nervosités. T'as compris ?

- Vous allez me tuer ?

Le Vigan la regarda en secouant la tête de droite à gauche.

- Tu veux vivre ?

- Oui et je ferai ce que vous me dites

- Bien, roule !

- Où ?

- On va se promener sur la corniche. Tu l'aimes toi ?

- Quoi ?

- Lui

- Oui

- Alors reste cool.

Le convoi se mit en route. Le Vigan, au trois quarts tourné vers l'arrière, surveillait le van, l'arme posée sur ses genoux.

Paul, malgré la grande concentration que nécessitait la route ne put s'empêcher de voir dans cette pluie un message funeste venu de loin. Une colère froide montait en lui.

- Vous savez ce qu'il vous veut ? Demanda-t-il à David

- Non, je n'en ai pas la moindre idée et je suis désolé de vous mêler à tout ça.

- J'espère bien...

- On pourrait peut-être appeler les flics

- Il m'a pris mon portable.

- Ou bien...

- Stop ! Ne dites plus rien Taglia. Plus rien ... Paul essuya la buée sur le pare-brise.

Ils traversèrent Ciboure, dépassèrent le fort de Socoa et s'engagèrent sur la voie longeant des falaises martyrisées. Sam pouvait distinguer les lumières du Pays Basque espagnol.

Elle envisageait tout et son contraire comme foncer sur ce camion qu'ils croisèrent, elle le suivit du regard dans son rétroviseur perlé par les gouttes d'une pluie violente.

Le Vigan lui demanda de ralentir et de prendre un petit chemin qui s'enfonçait sur un plateau rocheux. A une dizaine de mètres du précipice il coupa le contact et prit les clés.

Le vieux Ford rouge s'immobilisa près d'eux dans un grincement composé par la corrosion.

Le Vigan attacha Paul et le laissa derrière le volant. Il ligota Sam et la jeta à l'arrière du van rejoindre son frère et David. Le Vigan sûr de lui, s'assied côté passager, se calant confortablement dans l'angle de la portière et de la banquette, si bien, qu'il avait vu sur tous.

Le tueur brisa un silence funèbre

- Je vous raconte le menu ?

Pas de réponse.

- D'accord, je vous le raconte quand même...

- Relâchez-les si c'est moi que vous voulez. Supplia David sans articuler.

- David, tu abordes la problématique des éventuels dommages collatéraux. Ton agent immobilier et ses amis peuvent en faire partie... Je verrais. Mais d'abord et comme j'ai hâte que tout cela se termine, nous allons calmement sortir du van.

- Ecoutez-moi, je peux vous trouver de l'argent, beaucoup d'argent

- ça je n'en doute pas la vedette, mais on ne va pas se mentir entre grandes personnes. Tu dois mourir et c'est la vie...

- Pourquoi ? Laissez-le tranquille. Qu'est-ce qu'il vous a fait ? Cria Sam

Le Vigan regarda son arme et sourit à la jeune femme blême.

- Je ne vais pas justifier mon acte, mais te dire que quelqu'un dans ce monde veut qu'il disparaisse et moi je suis le bras armé de ce quelqu'un. C'est mon métier, je dois juste le faire.

Paul avança son buste en avant pour mieux appuyer son propos.

- Ecoutez, vous devez tuer cet homme par contrat, c'est ça ?

- Correct

- Et au départ nous ne sommes pas visés?

- Non, mais vous étiez là au mauvais endroit et au mauvais moment. Mais rassurez-vous, rien ne dit que les choses vont mal tourner pour vous...

- Vous ne voulez pas nous désespérer, on pourrait devenir dangereux

- Paul, c'est moi qui suis le danger, pas vous. Au pire vous allez me couter six balles en plus.

Paul reprit la parole alors que la pluie bombardait la tête.

- Laissez au moins partir Sam. Ayez pitié

Le Vigan retourna le canon vers lui et passa lentement le bout d'acier contre sa barbe.

- C'est beau...J'aimerais que quelqu'un m'aime comme ça. Tu voudrais que je la sépare de vous. C'est ça Paul ?

- Ce que je sais, c'est que maintenant qu'on vous connaît il n'y a pas beaucoup de raisons que vous nous laissiez en vie

- Correct ! S'écria Le Vigan en pointant son pistolet sur Paul. Et la pitié n'a rien à voir avec ça, il s'agit juste d'un travail à accomplir. Je dois éliminer ce type et c'est tout ce qui compte. Le reste, c'est juste une question d'organisation rationnelle.

Allez les enfants on va se dégourdir les jambes

Xabi respirait difficilement, allongé entre Sam et Paul, tous attachés sous la pluie et le vent agressifs. Le Vigan était devant eux, il tenait David par ses liens, dans l'autre main son arme. Il devait hurler pour se faire entendre.

- Le voyage prend fin ici

- Non attendez !

- Paul, tu me plais, la situation paraît être pliée et pourtant tu te bats. Je respecte ça, mais le temps presse et si tu as quelque chose à dire c'est maintenant, personne n'a envie de rester là.

Paul s'était transformé. Ses cheveux plaqués sur son front et l'angoisse de voir la mort s'approcher, lui dessinaient un visage de condamné, peint par un fou

- Vous allez nous abattre pour qu'il n'y ait pas de témoin de votre crime ?

- Obligé... Sam crut entendre le mot : " Désolé", tant le grand barbu, faussement, le paraissait.

- Et quoi qu'il arrive cet homme doit mourir ?

- Quoi qu'il arrive

Paul reprit sa respiration, une bourrasque de vent lui écarta les cheveux en deux parties. L'Océan cognait soixante mètres plus bas la falaise dans un vacarme théâtral.

- Et vous avez prévu un plan pour que l'on pense que c'est un accident ou un truc comme ça ?

- On pensera que la star de la télé a fortement déprimé. Alcool, cachets, persécution... Et qu'il vous a entraînés dans sa folie

- Il y aura une enquête ! Hurla Sam

- Oui et ils en concluront que cela devait arriver avec tout ce qu'il a vécu. Et on parlera de vous les surfeurs comme des victimes de la sur médiatisation de ses actes. Et je parie qu'on lui trouvera des excuses pour vous avoir descendus.

- Donc vous allez vous débarrasser de nous ?

- J'ai beau chercher Paul, je ne vois pas d'autre issue

Paul se racla la gorge afin que ce qu'il dise soit le plus claire possible.

- S'il se suicide, ça peut changer le cours des choses ?

Le Vigan ne s'attendait pas à ça.

- Paul s'accroche et il ne lâche rien ! Sam, j'espère que tu es fière de lui ?

- Paul ? Où veux-tu en venir ? Demanda Sam déconcertée

- Raconte-moi ton idée. Dit Le Vigan en repoussant l'eau qui inondait ses yeux

- Je suppose que vous avez une autre arme ?

- Plusieurs

- Donnez-lui en une, avec une seule balle dans le chargeur

- Joli ! Il se tue et personne n'est coupable, c'est ça ?

Paul s'adressa à Sam.

- Je ne veux pas que tu meures, je veux vivre avec toi

- Je ne crois pas que j'arriverais à vivre avec ça sur la conscience

- Quand tu seras morte, ta conscience n'aura plus d'importance.

Oui c'est ça Mr Bayeux ! David fait votre boulot, vous disparaissiez et nous on raconte qu'il nous a pris en otage et que sa folie l'a mené jusqu'ici. On se met d'accord sur une version, mais en tout cas personne ne vous a jamais vu ! Il s'est suicidé. Hein Sam ?

Le dégoût pouvait se lire sur les traits de la surfeuse.

- J'ai mieux comme arrangement. Ne sois pas vexé Paul, mais avec l'expérience moi aussi j'ai acquis certains reflexes en matière de survie. Je vais te détacher les mains et c'est toi qui vas le tuer, comme ça je suis sûr que personne n'en parlera. Et si tu hésites je tuerais tes amis avant toi... Alors toujours aussi motivé ?

- Si je le tue, vous nous épargnez ?

- Tu as ma parole puisque ce sera toi l'assassin

- Tu ne peux pas Paul

- Il va tous nous tuer

- Il nous tuera quoi qu'il arrive ! Hurla Sam

- Décide-toi Paul

- Détachez-moi, je vais le faire !

Paul crut voir s'ouvrir un sourire dans la barbe du maître immobile. Car le Vigan était bien le maître du jeu, venu de nulle part, dévastant ce que Paul avait construit au long d'un deuil qu'il avait imaginé éternel. D'un coup sec et brutal, "le maître" frappa les jambes de David pour le mettre à genoux. Il sortit son rasoir et le leva dans le ciel charbon pour l'abattre dans son dos puis le poussa d'un coup de pied comme si s'était un ballot de foin à rouler. David s'écroula en se retenant avec ses mains fraîchement détachées. Le tueur le laissa par terre pour se coller derrière Sam et Paul.

- On va voir si tu veux vraiment vivre. Tu as ma parole que si tu le tues, je te laisse toi et tes amis en vie. Ce n'est pas un mensonge. Je sais reconnaître quand un homme mérite de vivre. Mais tuer, même pour se sauver n'est pas facile... Montre-nous.

- Paul ne fais pas ça

- Je n'ai pas le choix

- si tu l'as

- De son statut d'humain, Paul va passer à celui de Dieu, tu devrais être fière Sam

- Il n'a pas besoin de se prendre pour dieu et vous n'êtes pas le diable

- Tu n'en sais rien...

Le Vigan sortit un automatique de sa poche, vida le chargeur dans sa main et le remit dans l'arme.

- Une seule balle pour le tuer. Inutile que je te rappelle de ne pas pointer l'arme vers nous. Si tu l'attrapes !

Le Vigan tailla les liens de Paul et lança l'arme à égale distance entre David et eux. Les deux hommes regardèrent l'arme, leurs vêtements imbibés d'eau pendaient comme de vieilles poches trouées. Les bras ballants, abandonnés aux enfers. Paul se jeta sur l'arme, l'attrapa maladroitement à deux mains et visa la poitrine du condamné à mort. Sam lui cria quelque chose qu'il ne comprit pas. Il se retourna pour la voir, pour lui faire comprendre que ce qu'il allait faire était abominable, mais toujours moins que de perdre encore une fois la vie. Il la regarda, elle, menacée, tête baissée, cheveux lourds et noirs. Quand il revint vers David, celui-ci avait reculé, il était au bord et cria à Paul.

- Dites à Sam que j'aurais fait la même chose pour la sauver.

Taglia cherchait du pied le vide. Il pensa à Sébastien Langlois et aux arbres de la vieille maison. Il écarta les bras et bascula vers l'opéra au souffle Wagnérien, que des forces composaient en bas. Le châtiment.

Paul couru vers le précipice et ne vit que des gerbes d'eau léchant la roche. David Taglia avait eu l'élégance d'écourter le calvaire. Pas sûr qu'il n'ait laissé de traces.

- Paul, jette l'arme vers moi !

Le déshonneur et la mort ou le déshonneur pour le reste de sa vie ? Paul ne savait plus quoi penser. Il jeta l'arme.

Le Vigan tout en trainant Sam avec lui, vint regarder si dans le noir, au-dessus de l'écume, il n'y avait pas le corps de David flottant et en sursis.

Etape finale : la cible était éteinte.

Xabi s'était réveillé et n'avait rien vu du tragique, il essayait juste de comprendre ce que faisait sa sœur si près du danger. Il essaya de se détacher mais il n'en avait pas la force.

Le Vigan ramassa l'arme et secoua sa barbe comme un chien qui voudrait se débarrasser du parasite liquide.

- Donc maintenant nous sommes face à un suicide. L'ouvrage a changé de métier !

Sam ne comprenait pas cette image, ni comment sa vie avait pu basculer en un instant.

Elle avait vu Taglia se jeter en arrière et plus rien ne serait comme avant.

Le Vigan la libéra, sa barbe lui frôlait l'oreille.

- Si un jour on me parle de cette soirée... Je reviendrais vous arroser d'acide et si ce n'est pas moi, quelqu'un d'autre s'en chargera. Soyez convaincus de ma sincérité. Allez m'attendre dans ma voiture, j'ai encore quelques détails à régler. Paul à l'arrière avec le frangin et Sam à l'avant !

Il ramassa le fil électrique et autres Leash, qui lui avaient servis de liens, les entoura autour d'un gros caillou et jeta le tout loin dans la tempête.

Il se précipita dans le van, mit le rasoir dans la boîte à gants, démarra, desserra le frein à main, passa la première, accéléra, s'éjecta prudemment et lança dans l'océan le véhicule qui avait tant de fois ramené Sam au bercail.

Il monta dans sa voiture et poussa Sam sur le siège conducteur.

- Désolé pour ton bout de ferraille. Tu conduis !

Sam, frigorifiée, débloqua sa mâchoire tant elle était crispée.

- Pour où ?

- Chez Paul

- C'est fini ?

- Pour moi, oui.

Elle démarra, cala, et enfin roula.

- Je vous laisse tranquille

- Et la police ? Interrogea Paul, qui malgré son stress essayait de réfléchir

- Apprenez par cœur cette histoire les jeunes. Ce matin après l'incendie, Taglia s'est réfugié chez vous. Il paraissait nerveux et déprimé. Il voulait rester seul. Plus tard, vous êtes allés vous coucher. Il a pris ton van pendant que vous dormiez. Point.

- C'est tout ?

- C'est tout ce que vous savez... Demain matin, vous irez porter plainte pour le vol. Soyez cohérents racontez la même version, vous avez la nuit pour répéter. Ça va aller...

- Oui ! Affirma Sam en reniflant

- Et qui s'occupe de Xabi ? Sa tête reposait sur les genoux de Paul

- Moi, je suis sa sœur et il ne dira rien

- Une bonne tisane et il pourra retourner surfer. Tiens, en le disant, je m'aperçois que c'est une des rares choses que je n'ai jamais essayé. Peut-être un jour... Ca prend longtemps avant de se mettre debout sur la planche ?

Sam pensait à David Taglia et à boire des litres de vodka, pour l'oublier.

Dans la maison de Paul, Le Vigan avait effacé toutes ses traces. Et si on lui demandait ce qu'il avait fait dans les dernières quarante-huit heures ? Son alibi se trouvait en Suisse, chez son fils. Un mensonge préparé depuis longtemps.

Il s'amusait de l'ironie de la situation, à savoir que pour son dernier contrat il n'avait pas eu à tuer la cible pour l'effacer. Mais aussi que de laisser vivre les jeunes lui avait procuré beaucoup moins de plaisir que de les tuer. Il fallait certainement attendre pour évaluer tous les bénéfices d'un tel acte. Une pareille initiative lui rappelait ses débuts comme tueur amateur, au temps où il se permettait des incartades à son plan initial.

Il appelait ça, "ma petite liberté". Très vite et pour sa propre sécurité, il abandonna ce concept pour devenir un assassin professionnel qui travaillait uniquement pour ceux, qui comme lui, en avaient...

Chaque travail à sa routine.

La routine était de rendre la voiture de location, se raser, détruire les faux papiers et tous liens au nom de l'honorable banquier Bayeux, puis finir en envoyant un texte codé au voyageur pour lui raconter la chute du dernier show de David Taglia.

Il partirait ensuite pour la Costa Brava, attendre son petit pour des vacances bien méritées.

Il se caressa la barbe en imaginant ce que pouvait être la vie d'un tueur à gages à la retraite...

Le Vigan avait une furieuse envie de broder.

Fin.